

Cahiers
pour
l'Analyse

1

La vérité

2

Qu'est-ce que
la psychologie ?

Travaux du Cercle d'épistémologie de l'École normale supérieure
publiés par la société du Graphe, aux éditions du Seuil.

La vérité

Jacques Lacan

Serge Leclaire

Yves Duroux

Jacques-Alain Miller

Compter avec la psychanalyse

Qu'est-ce que la psychologie ?

Georges Canguilhem

Robert Pagès

Serge Leclaire

Alain Grosrichard

Thomas Herbert

Revue trimestrielle
paraît depuis janvier 1966

Imprime en France 1966

LES CAHIERS POUR L'ANALYSE
Publiés par le Cercle d'Epistémologie
de l'Ecole Normale Supérieure

1 : LA VERITE

JACQUES LACAN :

La science et la vérité

YVES DUROUX :
Psychologie et Logique

SERGE LECLAIRE :
L'analyste à sa place ?

JACQUES-ALAIN MILLER :
La suture

COMPTER AVEC LA PSYCHA-
NALYSE
Séminaire de l'E. N. S.

2 : QU'EST-CE QUE LA PSYCHOLOGIE ?

GEORGES CANGUILHEM :

Qu'est-ce que la psychologie ?

ROBERT PAGES :
Sur la Psychologie

SERGE LECLAIRE :
L'objet de la psychanalyse

ALAIN GHOSRICHAUD :
Une expérience psychologi-
que au 18ème

THOMAS HERBERT :
Sur la psychologie sociale

LE SEMINAIRE DU CHEVALIER DE MERIAN
(Académie de Berlin, 1770-1780)

SUPPLEMENT

LES GRAPHES DE JACQUES LACAN
commentés par Jacques-Alain Miller

Troisième Edition
du n. 1 (janvier-février 1966)
et du n. 2 (mars-avril 1966)

au

Travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation des traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre comme modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement, par des transformations réglées, la fonction d'une forme.

G. Canguilhem

Conseil de Rédaction :

A. Groscricard, J. A. Miller,
J. C. Milner, F. Regnault

LES CARNETS POUR L'ANALYSE sont publiés par la Société du Graphe,
imprimés et diffusés par les Editions du SEUIL, 27, rue Jacob - Paris 6^e

1954

1954

1

LA VERITE

du Grapho.
- Paris 68.

AVERTISSEMENT

Les "Cahiers pour l'Analyse", publiés par le cercle d'épistémologie de l'École Normale Supérieure, se proposent de présenter des textes inédits ou non, touchant à la logique, à la linguistique, à la psychanalyse, à toutes les sciences d'analyse - à cette fin de contribuer à la constitution d'une théorie du discours.

Sans rien sacrifier de la généralité d'un tel projet, nous dirons comment nous comprenons les termes que nous énonçons.

L'épistémologie à notre sens se définit histoire et théorie du discours de la science (sa naissance justifie le singulier).

Par discours, nous entendons un procès de langage que contracte la vérité. Pour ce que cette visée implique à nos yeux - soit une suture, on le verra dans les textes qui composent ce premier numéro.

Enfin, nous nommons analytique tout discours en tant qu'il se réduit à mettre en place des unités qui se produisent et se répètent, quelque soit le principe qu'il assigne aux transformations qui jouent dans son système. Analyse proprement dite, la théorie qui traite comme tels des concepts d'élément et de combinatoire.

Qu'au premier chef cette recherche importe au matérialisme dialectique, qui en douterait, à considérer la portée que lui a reconnue Louis Althusser, et l'état où il est à ce jour ?

De ce que nous avançons ici on trouvera les justifications dans le présent Cahier. Il appartiendra aux numéros qui le suivront de s'en distinguer librement : il n'est rien, dans notre projet, qui tienne à la particularité d'une doctrine, il ne s'agit pour nous que de nous former, suivant nos maîtres, à la rigueur du concept.

Pour le conseil de rédaction : Jacques-Alain MILLER
1er Janvier 1966

LA SCIENCE
ET
LA VERITE

par

Jacques LACAN



http://www.cerpeducation.fr/numero1978-10-01.pdf

Stenographie de la leçon d'ouverture du séminaire tenu l'année 1965-66 à l'Ecole Normale Supérieure.

e cercle d'épita-
ant de présenter
linguistique, a
ette fin de contri-

projet, nous di-
énonçons.

ere et théorie du
er).

angage que con-
os yeux soit une
premier numéro.

's en tant qu'il se
et se répètent,
tons qui jouent
se qui traite com-

au matérialisme
ne lui a reconnue

justifications
qui le suivront
projet, qui tien-
vous que de nous

S. MEILLER
ivier 1966

implique.
unication
que est
antérieurs.

aujourd'hui

le du pé-
e divise
s'y ou-
et d'au-
he. n'est-
icée.

à met-
qui est

le gno-
é.

re que ce

où nous
reçue

SUR LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

PSYCHOLOGIE ET LOGIQUE

par

Yves DUROUX

*

LA SUTURE

ELEMENTS DE LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

par

Jacques-Alain MILLER

*

L'ANALYSTE A SA PLACE ?

par

Serge LECLERC

YVES DUBOIX

PSYCHOLOGIE ET LOGIQUE

Mon exposé est appuyé sur la lecture des "Grundlagen der Arithmetik" de Frege (Breslau - 1884).

L'objet propre de l'investigation est ce qu'on peut appeler la suite naturelle des nombres entiers. Du nombre, on peut étudier les propriétés ou la nature. Mais les propriétés du nombre dissimulent sa nature.

J'entends par propriété du nombre ce que les mathématiciens font dans un domaine délimité par les axiomes de Peano. Les propriétés des nombres entiers se concluent à partir de ces axiomes. Mais pour que ceux-ci puissent fonctionner et produire ces propriétés, il est nécessaire que soit exclu du champ un certain nombre de questions dont les termes, donnés comme allant de soi, partent sur la nature du nombre. Ces questions sont au nombre de trois

- 1° - Qu'est-ce qu'un nombre ? (l'axiome de Peano donne pour acquis qu'on sait ce qu'est un nombre).
- 2° - Qu'est-ce que zéro ?
- 3° - Qu'est-ce que le successeur ?

C'est à partir de ces trois questions que peuvent se diversifier les réponses sur ce qu'est la nature du nombre entier.

Je m'intéresserai pour ma part, à la façon dont Frege, critiquant une tradition, articule sa réponse. L'ensemble de cette criti-

Composé dactylog. non revu par l'auteur, d'un exposé prononcé le 27 janvier 1955 à l'Assemblée de
Docteur J. LACAN

que et de cette réponse, telles que je les exposerai, constitueront la base à partir de laquelle J. A. Miller développera son exposé.

Si le zéro n'est pas réfléchi dans une fonction différente de celle des autres nombres (si ce n'est comme point à partir duquel une succession est possible), si on ne donne pas à zéro une fonction prévalente - les deux autres questions peuvent s'énoncer comme suit :

- 1° - Comment passer d'un rassemblement de choses à un nombre qui est le nombre de ces choses ?
- 2° - Comment passer d'un nombre à un autre ?

Ces deux opérations, l'une de rassemblement, l'autre d'ajout, sont traitées par toute une tradition empiriste comme référents à l'activité d'un sujet psychologique. Toute cette traduction joue sur le mot Einheit, qui en allemand veut dire : unité, et c'est à partir d'un jeu de mot sur ce mot qu'est possible une série d'ambiguïtés à propos des fonctions de successeurs et du nombre.

Une Einheit, c'est d'abord un élément indifférencié et indéterminé dans un ensemble quel qu'il soit. Mais une Einheit peut être aussi le nom lin. nom du nombre 1.

Quand on dit un cheval et un cheval et un cheval, le un peut indiquer une unité, c'est-à-dire un élément dans un ensemble où sont posés, l'un à côté de l'autre "3" chevaux. Mais tant qu'on prend ces unités comme éléments et qu'on les rassemble en la collection, on ne peut absolument pas inférer qu'il y ait un résultat auquel attribuer le nombre 3 - si ce n'est pas un coup de force qui fait ainsi dénommer cette collection.

Pour qu'on puisse dire un cheval et un cheval et un cheval - trois chevaux, il faut procéder à deux modifications, il faut :

- 1° - que le un soit conçu comme nombre
- 2° - que le et soit transformé en signe +

Mais bien entendu, une fois qu'on se sera donné cette seconde opération, on n'aura rien expliqué : on se sera posé le problème réel qui est de savoir comment 1 plus 1 plus 1 font 3, puisqu'on ne confondra plus le nombre 3 avec le rassemblement de trois unités.

Ce qui fait problème, c'est que le retour du nombre apporte une signification radicalement nouvelle, qui n'est pas la simple répétition d'une unité. Comment ce retour du nombre comme surgissement d'une signification nouvelle peut-il être pensé ; alors qu'on ne résout

pas le problème de la différence entre les éléments égaux, posés les uns à côté des autres, et leur nombre ?

Toute une tradition empiriste se contente de rapporter le surgissement d'une nouvelle signification à une activité spécifique (fonction d'inertie) du sujet psychologique, qui consisterait à ajouter (selon une ligne temporelle de succession) et nommer.

Frege cite un nombre important de textes qui tous se ramènent à promouvoir les opérations imaginaires : rassembler, ajouter, nommer. Pour supporter ces fonctions qui masquent le problème réel, il faut supposer un sujet psychologique qui les opère et les énonce. Si le problème réel est de découvrir ce qui est spécifique dans le signe + et dans l'opération successeur, il faut arracher le concept de nombre à la détermination psychologique.

C'est là que commence l'entreprise propre et originale de Frege. Cette réduction du psychologique s'opère en deux temps :

1^o - Frege pratique une séparation dans le domaine de ce qu'il appelle le domaine des Vorstellungen : il met d'un côté ce qu'il appelle les Vorstellungen psychologiques, subjectives, et d'un autre côté, ce qu'il appelle les Vorstellungen objectives. Cette séparation a pour objet d'effacer toute référence à un sujet et de traiter ces représentations objectives à partir de lois qui méritent d'être nommées logiques.

Il faut distinguer dans ces représentations objectives entre le concept et l'objet. Il faut bien faire attention que concept et objet ne peuvent pas être séparés : la fonction que leur assigne Frege n'est pas différente de la fonction du prédicat par rapport à un sujet, elle n'est pas autre chose qu'une relation monadique, (Russell) ou qu'une relation de fonction à argument.

2^o - C'est à partir de cette distinction que Frege en opère une seconde qui lui fait rapporter le nombre, non plus à une représentation subjective comme le voulait la tradition empiriste, mais à une représentation objective, qui est le concept. La diversité des numérations possibles ne peut pas se supporter d'une diversité des objets. Elle est simplement l'indice d'une substitution des concepts sur lesquels porte le nombre.

Frege donne un exemple assez paradoxal. Il prend une phrase qui est : "Vénus ne possède aucune lune". À quoi attribuer la détermination "aucune" ? Frege dit qu'on n'attribue pas "aucune" à l'objet "lune" - et pour cause, puisqu'il n'y en a pas, néanmoins zéro est une numération ; donc on l'attribue au concept "lune de Vénus". Le concept "lune de Vénus" est rapporté à un objet qui est l'objet "lune", et ce rapport est tel qu'il n'y a pas de lune.

C'est à partir de cette double réduction que Frege obtient sa première définition du nombre (les différentes définitions du nombre n'ont pour objet que de fonder l'opération successeur). Première définition du nombre : le nombre appartient à un concept.

Mais cette définition est encore incapable de nous donner ce que Frege appelle un nombre individuel, c'est-à-dire un nombre qui possède un article défini : le un, le deux, le trois, qui sont uniques comme nombre individuel (il n'y a pas plusieurs un, il y a un un, un deux).

Nous n'avons rien encore qui nous permette de déterminer si ce qui est attribué à un concept est ce nombre qui est le nombre unique précédé de l'article défini.

Pour faire comprendre la nécessité d'une autre démarche pour parvenir à ce nombre individuel, Frege prend l'exemple, toujours, des planètes et de leur lune, et cette fois-ci, c'est : "Jupiter a quatre lunes".

"Jupiter a quatre lunes" peut être converti en cette autre phrase : "le nombre des lunes de Jupiter est quatre". Le est qui relie le nombre des lunes de Jupiter et quatre n'est absolument pas analogue au est de la phrase : "le ciel est bleu" - ce n'est pas une copule, c'est une fonction d'égalité. Le nombre quatre, c'est le nombre qu'il faut poser comme égal (identique) au nombre des lunes de Jupiter : au concept "lunes de Jupiter" est attribué le nombre quatre.

Ce détour oblige Frege à poser une opération primordiale qui lui permet de rapporter les nombres à une pure relation logique. Cette opération - je n'en donnerai pas tous les détails - est une opération "d'équivalence" (il s'agit d'une relation logique qui permet d'ordonner hiérarchiquement des objets ou des concepts (le "ou des concepts" ne doit pas vous inquiéter dans la mesure où, pour Frege, chaque relation d'égalité entre des concepts ordonne également des objets tombant sous ces concepts selon la même relation d'égalité, à ce moment de sa pensée - du moins).

Une fois qu'on a posé cette relation "d'équivalence" on peut parvenir à une seconde, la véritable définition de nombre : "le nombre qui appartient au concept F est l'extension du concept équivalent au concept F".

Il est encore "d'identité".

terr
con
équ

rait
rela
la r-
mon
cept
logi
Fre,
indr
com
tent

"nun
cont
toire
la lo
port-
nom
le ge
teur
pas c
ou di

des
la de

de l'
su de
port

tre n
ou ut
preff
le co

dones

obtient
is du nom-
Première

C'est-à-dire on a posé un concept déterminé F ; on a déterminé par la relation d'équivalence toutes les équivalences de ce concept F ; on définit le nombre comme l'extension de ce concept équivalent au concept F . Toutes les équivalences du concept F

donner ce
nombre qui
uniques
un un, un

Ainsi, Frege va penser à partir d'une machine qu'on pourrait ordonner selon deux axes : un axe horizontal dans lequel joue la relation d'équivalence, et un axe vertical qui est l'axe spécifique de la relation entre le concept et l'objet, (on peut toujours, à partir du moment où on a un concept, le transformer en objet d'un nouveau concept, puisque le rapport du concept à l'objet est un rapport purement logique de relation). C'est à partir de sa machine relationnelle, que Frege prétend maintenant cerner les différents nombres, les nombres individuels, qu'il a en quelque sorte mis au bout de son investigation, comme couronnement de son système d'équivalence. Cerner les différents nombres revient à définir le zéro et le successeur.

examiner
nombre

marche
de, tou-
"Jupiter"

Pour se donner le nombre zéro, Frege forge le concept de "non-identique à soi-même" qui est défini par lui comme un concept contradictoire, et il déclare que, à n'importe quel concept contradictoire (et il laisse apparaître les concepts contradictoires reçus dans la logique traditionnelle, le cercle carré ou le métal de bois) à n'importe quel concept sous lequel ne tombe aucun objet est attribué le nom "zéro". Le zéro se définit par la contradiction logique, qui est le garant de la non-existence de l'objet. Il y a renvoi de la non-existence de l'objet qui est constatée, décrétée (puisqu'on dit qu'il n'y a pas de centaure ou de licorne) à la contradiction logique de centaure ou de licorne.

autre
à qui re-
it pas ana-
me copie,
bre qu'il
upiter, au

La deuxième opération qui permet d'engendrer toute la suite des nombres est l'opération successeur. Frege donne simultanément la définition de un et la définition de l'opération successeur.

ordiale qui
que. Cette
opération
bi-univo-
n'est pas
lon d'éga-
il sous ces
la pensée -

Pour l'opération successeur, je ne donnerai que la définition de Frege, qu'il pose avant le un, puis je montrerai comment il ne peut se donner cette opération successeur que parce qu'il se donne ce rapport de un à zéro.

on peut
le nom-
valent

L'opération successeur est définie simplement comme suit

On dit qu'un nombre suit immédiatement dans la suite un autre nombre si ce nombre est attribué à un concept sous lequel tombe un objet (x), et qu'il y ait un autre nombre (c'est le nombre que ce premier nombre suit tel qu'il soit attribué au concept "tombeant sous le concept précédent, mais non identique à (x)").

Cette définition est purement formelle. Frege la fonde en donnant immédiatement après la définition de un, elle consiste à se

donner un concept "égal à zéro". Quel objet tombe sous ce concept ? l'objet zéro. Frege dit alors : "1" suit 0 dans la mesure où 1 est attribué au concept "égal à 0".

Donc : l'opération successeur est engendrée par un double jeu de contradiction dans le passage du zéro au un. On peut dire, sans trop excéder le champ de Frege, que la réduction de l'opération successeur se fait par une opération de double contradiction. Zéro se donnant comme contradictoire : le passage de zéro à un se donnant par la contradiction contradictoire. Le moteur qui anime la succession chez Frege est purement une négation de la négation. L'appareil qui a permis à définir le nombre fonctionne très bien. Mais est-il capable de répondre à la question "comment après 0 y a-t-il 1" ? Je ne m'interrogerai pas sur la légitimité de l'opération. Je laisserai à J. A. Miller le soin de le faire.

Je voudrais simplement dire deux remarques :

1 - chez les empiristes comme chez Frege, le nom du nombre (que Frege appelle nom individuel) n'est jamais obtenu, en dernier recours que par un coup de force, comme un sceau que le scellé s'appliquerait lui-même.

2 - Chez Frege comme chez les empiristes, le nombre est toujours capturé par une opération qui a pour fonction de faire le plein, par un rassemblement, ou par cette opération que Frege appelle correspondance bi-univoque et qui a exactement la fonction de rassembler exhaustivement tout un champ d'objets. L'activité d'un sujet d'un côté et de l'autre l'opération logique d'équivalence, ont la même fonction. Il faudra en tirer les conséquences.

pi
le
se
se
pi
pe
va
de
ic
re
éti
vo
an.
t.c
qui
die
re
sar
—
Reje

de concept ?
à l'est at-

un doute
eul dire, sans
ération suc-
. Zéro se don-
onnant par la
cession chez
eil qui a per-
; capable de
e ne m'inter-
à J. A. Miller

JACQUES-ALAIN MILLER

LA SUTURE

(ELEMENTS DE LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT)

du nombre
en dernier
e scellé s'ap-

bre est tou-
ire le plein,
appelle cor-
se rassembler
jet d'un côté
me fonction,

Il n'a pas le droit de se mêler de psychanalyse celui qui n'a pas acquis, d'une analyse personnelle, des notions précises que seule, elle est capable de délivrer. De la rigueur de cet interdit, énoncé par Freud dans ses Nouvelles Conférences sur la psychanalyse, vous êtes, Mesdames et Messieurs, sans aucun doute, très respectueux.

Aussi, articulée en dilemme, une question se pose-t-elle pour moi à votre propos.

Si, transgressant les interdits, c'est de psychanalyse que je vais parler, - à écouter quelqu'un dont vous savez qu'il est incapable de produire le titre qui autoriserait votre créance, que faites-vous ici ?

Ou bien, si mon sujet n'est pas de psychanalyse, - vous qui reconduisez si fidèlement vos pas vers cette salle pour vous entendre être entretenus des problèmes relatifs au champ freudien, que faites-vous donc ici ?

Que faites-vous ici vous surtout, Mesdames, Messieurs les analystes, vous qui avez entendu cette mise en garde, à vous tout particulièrement adressée par Freud, de ne pas vous en remettre à ceux qui de votre science ne sont pas les adeptes directs, à tous ces soldisant savants, comme dit Freud, à tous ces littérateurs qui font cuire leur petit potage sur votre feu sans même se montrer reconnaissants de votre hospitalité ? Que si celui qui fait office dans vos cuis-

Repris d'un exposé prononcé le 24 février 1965 au séminaire du docteur J. Baran.

nes de maître-queux pouvait bien s'amuser à laisser un pas même gîte-sauce s'emparer de cette marmite dont il est si naturel qu'elle vous tienne à coeur puisque c'est d'elle que vous tirez votre subsistance, il n'était pas sûr, et j'en ai, je l'avoue, douté, qu'un petit potage mijoté de cette façon, vous soyez disposés à le boire. Et pourtant, vous êtes là ... Permettez que je m'émerveille un instant de votre assistance, et de ce privilège d'avoir pour un moment le loisir de manipuler cet organe précieux entre tous ceux dont vous avez l'usage, votre oreille.

C'est sa présence ici, maintenant, que je dois m'employer à lui justifier, par des raisons au moins qui soient avouables.

Je ne la ferai pas attendre. Cette justification tient en ceci qui ne saurait la surprendre après les développements dont depuis le début de l'année scolaire elle a été enchantée à ce séminaire que le champ freudien n'est pas représentable comme une surface close. L'ouverture de la psychanalyse n'est pas l'effet du libéralisme, de la fantaisie, voire de l'aveuglement de celui qui s'est institué à la place de son gardien. Si, de n'être pas situé en son intérieur, on n'est pas rejeté pour autant dans son extérieur, c'est qu'en un certain point, exclu d'une topologie restreinte à deux dimensions, ils se rejoignent, et la périphérie traverse la circonscription.

Que ce point je puisse le reconnaître, l'occuper, voilà que vous échappez au dilemme que je vous présentais, et qu'à bon droit vous êtes des auditeurs en ce lieu. Vous saisissez par là, Mesdames, Messieurs, combien vous êtes impliqués dans l'entreprise que je fonde, combien vous êtes à son succès profondément intéressés.

CONCEPT

DE LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

C'est que je vise à restituer, rassemblant un enseignement épars dans l'oeuvre de Jacques Lacan, dont être désigné du nom de logique du signifiant, - logique générale en ce que son fonctionnement est formel par rapport à tous les champs du savoir, y compris celui de la psychanalyse, qu'en s'y spécifiant elle régit, - logique minimale pour autant qu'y sont données les seules pièces indispensables à lui assurer une marche réduite à un mouvement linéaire, s'engendrant uniformément en chaque point de son parcours nécessaire. Que cette logique se dise "du signifiant" révisé la partialité de la conception qui

un pas même naturel qu'elle
 z votre subis-
 qu'un petit po-
 soire. Et pour-
 le un instant de
 moment le loisir
 et vous avez l'u-

le m'employer
 ouables.

ent en croi-
 s dont depuis
 séminaire que
surface close,
 éralisme, de
 festivé à la
 térieur, en
 qu'en un cer-
 ensions, iis
 tion.

er, voilà que
 qu'à bon droit
 là Mesdames,
 rise que je fo-
 ntéressés.

ignement
 é du nom de :
 onctionnement
 ompris celui
 que minima-
 sensibles à lui
 engendrant
 re. Que cette
 conception qui

en limiterait la validité au champ ou, comme catégorie, il a pris
 naissance, en corriger la déclinaison linguistique prépare une im-
 portation que dans d'autres discours nous ne manquerons pas de fai-
 re, une fois son essentiel ressaisi.

Le bénéfice principal de ce procès qui tend au minimum ce
 doit être l'économie la plus grande de la dépense conceptuelle, dont
 il est par suite à craindre qu'elle ne vous dissimule que les conjonc-
 tions qui s'y accomplissent entre certaines fonctions sont assez es-
 sentielles pour ne pouvoir être négligées sans dévoyer les raisonne-
 ments proprement analytiques.

À considérer le rapport de cette logique à celle que nous ap-
 pellerons logique on le voit singulier par ceci que la première
 traite de l'émergence de l'autre et qu'elle doit se faire connaître
 comme logique de l'origine de la logique - c'est-à-dire qu'elle n'en suit
 pas les lois, et que, prescrivant leur production, elle tombe hors de
 leur juridiction.

Cette dimension de l'archéologique s'atteint au plus court
 par un mouvement de rétroaction à partir du champ logique précisé-
 ment, où sa méconnaissance la plus radicale parce que la plus pro-
 che de sa reconnaissance s'accomplit.

Ce que cette démarche répète de celle que Jacques Derrida
 nous a appris être exemplaire de la phénoménologie (1) ne dissimule-
 ra qu'aux gens pressés cette différence cruciale que la méconnaissance
 ce ici prend son départ de la production du sens. Disons qu'elle n'est
 pas constituée comme un oubli, mais comme un refoulement.

Nous choisissons pour la désigner le nom de suture. La su-
 ture nomme le rapport du sujet à la chaîne de son discours ; on verra
 qu'il y figure comme l'élément qui manque, sous l'espèce d'un tenant-
 lieu. Car, y manquant, il n'en est pas purement et simplement absent.
 Suture par extension, le rapport en général du manque à la structure
 dont il est élément, en tant qu'il implique position d'un tenant-lieu.

Cet exposé est pour articuler le concept de la suture, non dit
 comme tel par Jacques Lacan, bien qu'à tout instant présent dans son
 système.

Qu'il vous soit bien clair que ce n'est pas en philosophe ou en
 apprenti philosophe que je parle en ce lieu - si le philosophe est celui
 dont Henri Heine dit, dans une phrase citée par Freud qu'il avec ses

(1) Cf. Humeil, l'origine de la géométrie - Traduction et introduction de Jacques Derrida,
 PUF (1982).

bonnets de nuit et les lambeaux de sa robe de chambre, il bouche les trous de l'édifice universel". Mais gardez-vous de croire que la fonction de saturation lui est particulière : ce qui spécifie le philosophe, c'est la détermination de champ de son exercice comme "édifice universel". Il importe que vous soyez persuadés que le logicien, comme le linguiste, à son niveau, sature. Et, tout autant, que dit "je"

Percevoir la suture demande qu'on traverse ce qu'un discours explicite de lui-même - qu'on distingue, de son sens - sa lettre. Cet exposé s'occupe d'une lettre - morte. Il la fait vivre. Qu'on ne s'étonne pas que le sens en meure.

Le fil conducteur de l'analyse est le discours tenu par Gottlob Frege dans ses "Grundlagen der Arithmetik" (1), privilégié pour nous parce qu'il questionne des termes que l'axiomatique de Peano, suffisante à construire la théorie des nombres naturels, accepte comme premiers, à savoir le terme de zéro, celui de nombre et celui de successeur (2). Cette mise en cause de la théorie, à déboîter, de l'axiomatique où elle se consolide, son suture, le livre.

LE ZÉRO ET LE UN

La question, dans sa forme la plus générale, s'énonce :

qu'est-ce qui fonctionne dans la suite des nombres entiers naturels à quoi il faut rapporter leur progression ?

La réponse, je la livre avant de l'attendre, est que

dans le procès de la constitution de la suite, dans la genèse de la progression, la fonction du sujet, méconnue, opère.

(1) Texte et traduction anglaise publiés sous le titre "The foundations of arithmetic" - Basil Blackwell (1953).

(2) Aucun des détachements apportés par Frege à la vidéo n'empêchera à notre lecture, qui se verra donc en deçà de la schématisation de la différence du sens à la référence - comme de la définition du concept plus tard introduire à partir de la prédication, d'être en défaut de complétude.

A coup sûr cette proposition prend figure de paradoxe pour qui n'ignore pas que le discours logique de Frege s'entame par l'exclusion de ce qui, dans une théorie empiriste, s'avère essentiel à faire passer la chose à l'unité et la collection des unités à l'unité de nombre : la fonction du sujet, en tant qu'elle supporte les opérations de l'abstraction et de l'unification.

Pour l'unité ainsi assurée à l'individu comme à la collection, elle ne perdure qu'autant que le nombre fonctionne comme son noyau. De là s'origine l'idéologie qui du sujet fait le producteur de la fiction, sauf à le reconnaître comme le produit de son produit - idéologie où le discours logique se conjugue au psychologique, le politique tenant dans la rencontre une position maîtresse qu'on voit s'avouer chez Descartes, se dissimuler chez Locke, avant de se méconnaître en sa postérité.

Un sujet donc, défini par des attributs dont l'envers est politique, disposant comme de pouvoirs d'une faculté de mémoire nécessaire à clore la collection sans laisser des éléments qui sont interchangeables se perdre, et de répétition opérant inductivement, nul doute que ce soit lui que Frege, se dressant d'entrée de jeu contre la fondation empiriste de l'arithmétique, exclut du champ où le concept du nombre a à apparaître.

Mais si on tient que le sujet ne se réduit pas, dans sa fonction la plus essentielle, au psychologique, son exclusion hors du champ du nombre s'identifie à la répétition. Ce qu'il s'agit de montrer.

Vous savez que le discours de Frege se développe à partir du système fondamental constitué des trois concepts du concept, de l'objet et du nombre, et de deux relations : la première, du concept à l'objet, la subsumption ; la seconde, du concept au nombre, qui sera pour nous l'assignation. Un nombre est assigné à un concept qui subsume des objets.

Le spécifiquement logique tient à ce que chaque concept n'est défini et n'a d'existence que par la seule relation qu'il entretient, comme subsumant, avec le subsumé. De même, l'existence d'un objet ne lui vient que de tomber sous un concept - aucune autre détermination ne concourt à son existence logique, si bien que l'objet prend son sens de sa différence d'avec la chose intégrée, par sa localisation spatio-temporelle, au réel.

Par où vous voyez la disparition qui doit s'effectuer de la chose pour qu'elle apparaisse comme objet - qui est la chose en tant qu'elle est une.

Il vous apparaît que le concept opérant dans le système, formé à partir de la seule détermination de la subsumption, est un concept redoublé : le concept de l'identité à un concept

Ce redoublement, induit dans le concept par l'identité, donne naissance à la dimension logique, parce qu'effectuant la disparition de la chose, il provoque l'émergence du numérable.

Par exemple : si je rassemble ce qui tombe sous le concept, "l'enfant d'Agamemnon et de Cassandre", je convoque pour les subsumer Pélops et Téléphos. A cette collection je ne peux assigner un nombre qu'en faisant jouer le concept "identique au concept enfant d'Agamemnon et de Cassandre". Par l'effet de la fiction de ce concept, les enfants interviennent maintenant en tant que chacun est, si l'on veut, appliqué à soi-même, - ce qui le transforme en unité, le fait passer au statut d'objet comme tel numérable. Le ou de l'unité singulière, cet ou de l'identique du subsumé, est un là est ce qu'a de commun tout nombre d'être avant tout constitué comme unité.

Vous déduirez de ce point la définition de l'assignation du nombre : selon la formule de Frege, "le nombre assigné au concept F est l'extension du concept "identique au concept F ".

Le système ternaire de Frege a pour effet de ne laisser à la chose que le support de son identité à soi, en quoi elle est objet du concept opérant, et numérable.

Du procès que je viens de suivre je m'autorise à conclure cette proposition, dont nous verrons tout à l'heure l'incidence, que l'unité qu'on pourrait dire unifiante du concept en tant que l'assigne le nombre se subordonne à l'unité distinctive en tant qu'elle supporte le nombre.

Quant à la position de l'unité distinctive, son fondement est à situer dans la fonction de l'identité qui, conférant à toute chose du monde la propriété d'être une, accomplit sa transformation en objet du concept (logique).

À ce point de la construction, vous sentirez le poids de la définition de l'identité que je vais présenter.

Cette définition, qui doit donner son sens vrai au concept du nombre, ne lui doit rien emprunter !! - A cette fin d'engendrer la numération.

[1] C'est pourquoi il faut dire identité et non pas égalité.

Cette définition, pivotale dans son système, Frege la démontre à Leibniz. Elle tient dans cet énoncé : eadem sunt quorum unum potest substitui alteri salva veritate. Identiques, les choses dont l'une peut être substituée à l'autre salva veritate, sans que la vérité se perde.

Sans doute mesurez-vous l'importance de ce qui s'accomplit dans cet énoncé : l'émergence de la fonction de la vérité. Pourtant ce qu'il tient pour acquis importe plus que ce qu'il exprime. À savoir, l'identité-à-soi. Qu'une chose ne puisse être substituée à elle-même, et qu'en est-il de la vérité ? Absolu est sa subversion.

Si on suit l'énoncé de Leibniz, la défaillance de la vérité, dont la possibilité un instant est ouverte, sa perte dans la substitution à une chose d'une autre, serait aussitôt suivie de son rétablissement dans une nouvelle relation : la vérité se retrouve en ce que la chose substituée, parce qu'identique à elle-même, peut faire l'objet d'un jugement et entrer dans l'ordre du discours : l'identité-à-soi, elle est articulable.

Mais qu'une chose ne soit pas identique à soi subvertit le champ de la vérité, le ruine et l'aboît.

Vous saisissez en quoi la sauvegarde de la vérité est intéressée à cet identique à soi qui comote le passage de la chose à l'objet. L'identité-à-soi est essentielle à ce que soit sauvée la vérité.

La vérité est. Chaque chose est identique à soi.

Faisons maintenant fonctionner le schéma de Frege, c'est-à-dire parcourons cet itinéraire scandé en trois étapes, qu'il nous prescrit. Soit une chose X du monde. Soit le concept, empirique, de cet X. Le concept qui prend place dans le schéma n'est pas ce concept empirique, mais celui qui le redouble, étant "identique au concept de X". L'objet qui tombe sous ce concept est X lui-même, nommé unité. En cela, le nombre, et c'est le troisième terme du parcours, à assigner au concept de X sera le nombre 1. Ce qui veut dire que cette fonction du nombre 1 est répétitive pour toutes les choses du monde. C'est donc que ce 1 n'est que l'unité qui constitue le nombre comme tel, et non pas le 1 dans son identité personnelle de nombre. À sa place particulière, avec son nom propre, dans la suite des nombres. Sa construction, de plus, demande qu'on convoque pour la transformer, une chose du monde - ce qui ne se peut, dit Frege : le langage ne doit se soutenir que de soi.

Pour que le nombre passe de la répétition du 1 de l'identique à sa succession ordonnée, pour que la dimension logique gagne décidément son autonomie, il faut que sans nul rapport au réel le zéro apparaisse.

le système, for-
on, est un con-
l'identité, donne
la disparition

ous le concept :
pour les subseu-
l'assigner un
cept : enfant
n de ce con-
facus est, sa
en unité, le
n de l'unité
est ce qu'a de
unité.

gnation du
au concept

laisser à
est objet du

conclure
ence, que
l'assigne
nt qu'elle

ement est
chose du
en objet

fs de la

concept du
liver la

Son apparition, on l'obtient parce que la vérité est. Zéro est le nombre assigné au concept "non-identique à soi". En effet, soit le concept "non-identique à soi". Ce concept, d'être concept, a une extension, subsume un objet. Lequel ? Aucun. Puisque la vérité est, aucun objet ne vient à la place du subsumé de ce concept, et le nombre qui qualifie son extension est zéro.

Dans cet engendrement du zéro, j'ai mis en évidence qu'il est soutenu par cette proposition que la vérité est. Si aucun objet ne tombe sous le concept de la non-identité-à-soi, c'est qu'il faut sauver la vérité. S'il n'y a pas de choses qui ne soient identiques à elles-mêmes, c'est que la non-identité à soi est contradictoire avec la dimension même de la vérité. A son concept, on assigne le zéro.

C'est l'énoncé décisif que le concept de la non-identité-à-soi est assigné par le nombre zéro qui assure le discours logique.

Car, et je traverse ici le texte de Frege, dans la construction autonome du logique par lui-même, il a été nécessaire, afin que fût exclue toute référence au réel, d'évoquer, au niveau du concept, un objet non-identique à soi - rejeté ensuite de la dimension de la vérité.

Le 0 qui s'inscrit à la place du nombre consomme l'exclusion de cet objet. Quant à cette place, dessinée par la subscription, où l'objet manque, rien n'y saurait être écrit, et s'il y faut tracer un 0, ce n'est que pour y figurer un blanc, rendre visible le manque.

Du zéro manque au zéro nombre, se conceptualise le non-conceptualisable.

Délaissons maintenant le zéro manque que j'ai révélé, pour considérer seulement ce qui a produit l'alternation de son évocation et de sa révocation, le zéro nombre.

Le zéro entendu comme un nombre, qui assigne au concept subsumant le manque d'un objet, est comme tel une chose - la première chose non-réelle dans la pensée.

Si du nombre zéro, on construit le concept, il subsume, comme son seul objet le nombre zéro. Le nombre qui l'assigne est donc 1.

Le système de Frege joue par la circulation, à chacune des places qu'il fixe, d'un élément, du nombre zéro à son concept, de ce concept à son objet et à son nombre. Circulation qui produit le 1. (1).

(1) Je révoque le commentaire du paragraphe 76 qui donne la définition abstraite de la circulation.

1. Le
dans l
bras.

sucept
ajouta
...
est du

que je
Frege
suite
dans)

le cur
par la
tra, à

me le
bre d
(éléme

nombre
nombre
quatre

pour
le de
dans
bre (

qué -
somp

ne l'
se l'
le 1.

rité est, Zéro
oi". En effet,
être concept, a
puisque la véri-
ce concept, et

Ce système est donc ainsi constitué que le 0 est compté pour 1. Le compte du 0 pour 1 (alors que le concept du zéro ne subsume dans le réel qu'un blanc) est le support général de la suite des nombres.

évidence qu'il
aucun objet ne
qu'il faut sau-
fontiques à el-
dictoire avec la
que le zéro.

C'est ce que démontre l'analyse du Frege sur l'opération du successeur, laquelle consiste à obtenir le nombre qui suit n en lui ajoutant une unité : n . Successeur de n , est égal à $n+1$, soit ... n ... $(n+1) = n' ...$ Frege ouvre le $n+1$ pour découvrir ce qu'il en est du passage de n à son successeur.

n-identité-à-soi
a logique.

Le paradoxe de cet engendrement, vous le saisirez aussitôt que je produirai la formule la plus générale du successeur à laquelle Frege parvienne : "le nombre assigné au concept : "membre de la suite des nombres naturels se terminant par n " suit immédiatement dans la suite des nombres naturels".

is la construc-
saire, afin que
du concept,
raison de la vé-

Prenons un nombre, Voici le trois. Il nous sert à constituer le concept "membre de la suite des nombres naturels se terminant par trois". Il se trouve que le nombre assigné à ce concept est quatre. Voilà vient le 4 du $n+1$. D'où ?

me l'exclu-
substitution,
fait tracer
de le manque.

Assigné à son concept redoublé, le nombre 3 fonctionne comme le nom unifiant d'une collection : réserve. Dans le concept du "membre de la suite des nombres naturels se terminant par 3", il est terme (élément, et élément final).

lisc le non-

Dans l'ordre du réel, le 3 subsume 3 objets. Dans l'ordre du nombre, qui est celui du discours contracté par la vérité, ce sont les nombres que l'on compte : avant le 3, il y a 3 nombres - il est donc le quatrième.

révélé, pour
a évocation

Dans l'ordre du nombre, en plus il y a le 0, et le 0 compte pour 1. Le déplacement d'un nombre, de la fonction de réserve à celle de terme, implique sommation du 0. D'où le successeur. Ce qui dans le réel est absence pure et simple se trouve par le fait du nombre (par l'instance de la vérité) noté 0 et compté pour 1.

au concept
e - la pre-

C'est pourquoi nous disons l'objet non-identique à soi provoqué - rejeté par la vérité, institué - annulé par le discours (la substitution comme telle) - en un mot, saturé.

absurde,
assigne est

L'émergence du manque comme 0, et du 0 comme 1 détermine l'apparition du successeur. Soit n ; le manque se fixe comme 0 qui se fixe comme 1 : $n+1$; ce qui s'ajoute pour donner n' - qui absorbe le 1.

lacune des
sept, de ce
et le 1, (1).

* restituer.

Assurément, si le 1 du n + 1 n'est rien d'autre que le corpa-
le du zéro, la fonction d'addition du signe + est supérieure, il faut
restituer à la représentation horizontale de l'engendrement sa verti-
cité. Le 1 est à prendre comme le symbole origininaire de l'émer-
gence de manque au champ de la vérité, et le signe + indique le fran-
chissement, la transgression par laquelle le 0 manque vient à être
représenté par 1, et produit par cette différence de n à n' que vous
avez reconnue comme un effet de sens, le nom d'un nombre.

La représentation logique écorce est étagement à trois ni-
veaux. L'opération que j'ai effectuée le déplaie. Si vous considérez,
l'opposition de ces deux axes, vous comprendrez ce qu'il en est de
la suturation logique, et de la différence de la logique que je vous
présente à la logique logicienne.

Que zéro est un nombre : telle est la proposition qui assure
à la dimension de la logique sa fermeture.

Pour nous, nous avons reconnu dans le zéro nombre le te-
nant-leur suturant du manque.

On se souviendra ici de l'hésitation qui s'est perpétuée chez
Bertrand Russell au sujet de sa localisation finitéro-ure "extérieure"
à la suite des nombres ?).

La répétition génératrice de la suite des nombres se suitent
de ce que le zéro manque passe, selon un axe d'abord vertical, fran-
chissant la barre qui limite le champ de la vérité pour s'y représen-
ter comme un s'abolissant ensuite comme sens dans chacun des
noms des nombres qui sont pris dans la chaîne métonymique de la
progression successive.

De même que vous aurez soin de distinguer le zéro comme
manque de l'objet contradictoire, de celui qui suture cette absence
dans la suite des nombres, vous devrez distinguer le 1, nom propre
d'un nombre, de celui qui vient à fixer dans un trait le zéro du non-
identique à soi suturé par l'identité-à-soi, loi du discours au champ
de la vérité. Le paradoxe central que vous avez à comprendre (c'est
celui, vous le verrez dans un instant, du signifiant au sens lacanien)
est que le trait de l'identique représente le non-identique, d'où se
dédait l'impossibilité de son redoublement (1), et par là la structure
de la répétition, comme procès de la différenciation de l'identique.

(1) Et à un autre niveau, l'impossibilité du méta-langage (voir le texte de Jacques Lacan dans ce
numéro).

utre que le comp-
pétatoire, il faut
ment sa verti-
ure de l'émer-
+ indique le fran-
que vient à être
n à n' que vous
nombre.

Or, si la suite des nombres, métonymie du zéro, commen-
ce par sa métaphore, si le 0 membre de la suite comme nombre n'est
que le tenant-lieu suturant de l'absence (du zéro absolu) qui se véhicu-
le dessous la chaîne selon le mouvement alternatif d'une représenta-
tion et d'une exclusion - qu'est-ce qui fait obstacle à reconnaître dans
le rapport restitué du zéro à la suite des nombres, l'articulation la
plus élémentaire du rapport qu'avec la chaîne signifiante entretiennent
le sujet ?

nent à trois m-
ous considérer,
qu'il en est de
e que je vous

L'objet impossible, que le discours de la logique convoque
comme le non-identique à soi et rejette comme le négatif pur, qu'il
convoque et rejette pour se constituer comme ce qu'il est, qu'il con-
voque et rejette n'en voulant rien savoir, nous le nommons, pour au-
tant qu'il fonctionne comme l'excès opérant dans la suite des nombres -
le sujet.

titos qui assure

Son exclusion hors du discours qu'intérieurement il intègre
est : suture.

nombre le te

Si nous déterminons maintenant le trait comme le signifiant
et nous fixons au nombre la position du signifié, il faut considérer le
rapport du manque au trait comme logique du signifiant

perpétuelle chez
ne ? extérieure

tes se soutient
vertical, fran-
s'y représen-
chaque des
mique de la

RAPPORT DU SUJET ET DU SIGNIFIANT

zéro comme
ette absence
nom propre
zéro du non-
ans au champ
rendre (c'est
sens lacanien)
ue, d'où se
à la structure
l'identique.

En effet, le rapport dit, dans l'algèbre lacanienne, du sujet
au champ de l'Autre (comme lieu de la vérité) s'identifie à celui que
le zéro entretient avec l'identité de l'unique comme support de la véri-
té. Ce rapport, en tant qu'il est matriciel, ne saurait être intégré dans
une définition de l'objectivité, - c'est là ce que doctrine le docteur
Lacan. L'engendrement du zéro, à partir de cette non-identité à soi
sous le coup de laquelle aucune chose du monde ne tombe, vous l'illus-
tre.

et Lacan dans ce

Ce qui constitue ce rapport comme la matrice de la chaîne
doit être isolé dans cette implication qui fait déterminante de l'exclu-
sion du sujet hors du champ de l'Autre, sa représentation dans ce
champ sous la forme de l'un de l'unique, de l'unité distinctive, nommé
par Lacan "l'unaire". Dans son algèbre, cette exclusion est marquée
par la barre qui vient affliger le S du sujet devant le grand A, et que
l'identité du sujet déplace, selon l'échange fondamental de la logique
du signifiant, sur le A, déplacement dont l'effet est l'émergence de
la signification signifiée au sujet.

instantanée par l'échange de la barre, se maintient cette ex-
césité du sujet à l'Autre, instituant l'inconscient.

Cer. - s'il est clair que la tripartition qui étage 1) le signi-
fié-au-sujet, 2) la chaîne signifiante dont l'altérité radicale par rap-
port au sujet le retranche de son champ, et enfin 3) le champ extérieur
de ce rejet, ne peut pas être recouverte par la dichotomie linguistique
du signifié et du signifiant, - si la conscience du sujet est à situer au
niveau des effets de signification réels, au point qu'on peut les dire
ses reflets, par la répétition du signifiant, - si la répétition elle-même
est produite par l'évanouissement du sujet et son passage comme
manque, - alors il n'est rien que l'inconscient qui puisse nommer la
progression constante de la chaîne dans l'ordre de la pensée.

Au niveau de cette constitution, la définition du sujet le ré-
duit à la possibilité d'un signifiant de plus.

N'est-ce pas en définitive à cette fonction de l'excess, qu'on
peut ramener le pouvoir de théorisation qu'assigne au sujet, peut
donner à la théorie des ensembles son théorème d'existence, Dedekind
"La possibilité de l'existence de l'infini dénombrable s'explique
par ceci qu'"à partir du moment qu'une proposition est vraie, je peux
toujours en produire une seconde, à savoir que la première est vraie,
ainsi de suite à l'infini" (1).

Pour que le recours au sujet comme fondateur de l'itération
ne soit pas un recours à la psychologie, il suffit de substituer à la
thématisation la représentation du sujet (en tant que signifiant), qui
exclut la conscience parce qu'elle ne s'effectue pas pour quelqu'un,
mais dans la chaîne ou champ de la vérité, pour le signifiant qui la
précède.

Lorsque Lacan sut en regard de la définition du signe com-
me ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, celle du signi-
fiant comme ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, il met
en avant qu'en ce qui concerne la chaîne signifiante, c'est au niveau
de ses effets et non de sa cause que la conscience est à situer. L'in-
sertion du sujet dans la chaîne est représentation, nécessairement
corrélative d'une exclusion qui est un évanouissement.

Si maintenant on essayait de dérouter dans le temps le rap-
port qui engendre et soutient la chaîne signifiante, il faudrait tenir
compte de ce que la succession temporelle est sous la dépendance de
la linéarité de la chaîne. Le temps de l'engendrement ne peut être que

(1) Dedekind cité par Cayley, "Philosophie mathématique", p. 124 - Hermann - 1937.

circulaire, et c'est pourquoi ces deux propositions sont vraies en même temps, qui énoncent l'antériorité du sujet sur le signifiant, et celle du signifiant sur le sujet, mais il n'apparaît comme tel qu'à partir de l'introduction du signifiant. La rétroaction, c'est essentiellement ceci : la naissance du temps linéaire, il faut garder ensemble les définitions au fond du sujet : l'effet du signifiant, et du signifiant le représentant du sujet : rapport circulaire, pourtant non réciproque.

A traverser le discours logique au point de sa plus faible résistance, celui de sa suture, vous voyez articuler la structure du sujet comme "battement en éclipses", tel ce mouvement qui ouvre et ferme le nombre, délivre le manque sous la forme du 1 pour l'abolir dans le successeur.

Le 4, vous avez compris la fonction inédite qu'il prend dans la logique du signifiant (signe, non plus de l'addition, mais de cette somption du sujet au champ de l'Autre, qui appelle son annulation). Il reste à le désarticuler pour séparer le trait unaire de l'émergence, et la barre du rejet : on manifeste par cette division du sujet qui est l'autre nom de son aliénation.

On en déduira que la chaîne signifiante est structure de la structure.

Si la causalité structurale (causalité dans la structure en tant que le sujet y est impliqué) n'est pas un vain mot, c'est à partir de la logique minimale tel développée qu'elle trouvera son statut.

A plus tard, la construction de son concept.

contient cette ex-

stage 1) le signi-
ficative par rap-
port au champ extérieur
de la linguistique
et est à situer au
niveau de la
situation elle-même
passage comme
surtout nommer la
la pensée

du sujet le ca-

l'Autre, qu'on
sujet, pour
surtout. De ce
surtout s'explique
l'Autre, je peux
dire est vraie

de l'Autre,
situer à la
signifiant, qui
quelqu'un,
signifiant que la

le signe com-
me du signi-
fiant, si mot
il se situe
situer. L'in-
surtout

après le rap-
port entre
situation de
peut être que

est

SERGE LECLAIRE

— — —

L'ANALYSTE A SA PLACE *

Je vais essayer de dire en quoi la position du psychanalyste est irréductible à toute autre et peut-être, à proprement parler, inconcevable, en prenant appui sur l'exposé de J. A. Miller du 24 février.

Dans son entreprise d'interroger les fondements de la logique, de la logique qu'il nomme logicienne, et de rassembler dans l'œuvre de Lacan les éléments d'une logique du signifiant, Miller en arrive à nous présenter lui-même un discours logique, ou même archéologique, comme il le dit, susceptible de comprendre le discours issu de l'expérience analytique.

Or, pour en venir à un tel discours, il faut, si je puis dire, tenir ferme le point qui rend possible l'articulation d'un discours logique, c'est-à-dire ce point qui nous est par Miller présenté comme le point faible autant que le point crucial de tout discours, à savoir le point de suture.

Il faut comprendre, nous rappelle Miller, que "la fonction de saturation, n'est pas particulière au philosophe". "Il importe que vous soyez persuadés", insiste-t-il, "que le logicien, comme le linguiste, à son niveau, suture".

J'en suis bien persuadé. Il est clair que Miller, lui aussi logicien, ou archélogicien, lui aussi suture. Mais voilà où est la différence. L'analyste, lui quoi qu'il en ait, et même quand il tente de

Compte-rendu d'une intervention prononcée le 24 mars 1965 au séminaire du Docteur J. Lecom.

discourir sur l'analyse, l'analyste ne suture pas, ou tout au moins, il devrait s'efforcer de se garder de cette passion.

Jé pourrais m'arrêter là. Ce serait évidemment la forme la plus brève. Néanmoins, je voudrais essayer d'argumenter un peu plus. En quoi consiste ce point de suture dont il est fait état ?

Une proposition qui constitue l'un des pivots de l'exposé de Miller, est celle-ci : "c'est dans l'énoncé déictal que le nombre assigné au concept de la non-identité à soi est zéro que se suture le discours logique".

Loïn de moi l'idée de contester l'importance de cette remarque. Mais je voudrais aller plus loin. L'introduction de ce concept de la non-identité à soi succède au concept leibnizien de l'identité à soi qui est avancé par Frege, à savoir "Identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde". C'est à partir de là que l'on en arrive à cette autre proposition : "La vérité est : chaque chose est identique à soi". Qu'est-ce que c'est que cette chose identique à soi ? C'est la chose en tant qu'elle est une, c'est-à-dire l'objet. Chaque chose est identique à soi, ce qui permet à l'objet (la chose en tant qu'une) de tomber sous un concept. il faut que la chose soit identique à elle-même pour que la vérité soit sauve. Là, nous pourrions trouver ce qui fait l'accent majeur non seulement du livre de Frege, mais de l'exposé de Miller, à savoir, sauver la vérité. L'analyste, lui, n'a pas nécessairement le souci de sauver la vérité.

L'analyste dirait volontiers, moi au moins, "la vérité est aussi". Mais la réalité est aussi. Et la réalité, pour l'analyste, impose d'envisager la chose en tant qu'elle n'est pas une, d'envisager la possibilité du non-identique à soi.

Frege certes le fait, mais en bloquant tout de suite, comme le montre Miller, le non-identique à soi par le nombre zéro.

Si l'on renonce, pour un temps, au sauvetage de la Vérité, qu'est-ce qui apparaît ? Je dirais, pour moi, que c'est la différence radicale, autrement dit la différence sexuelle.

Nous pouvons en trouver une référence extrêmement précise dans l'oeuvre de Freud. Au moment où discutant de la réalité de la scène primitive, à propos de l'observation de l'Homme aux Loups, il s'intéresse à la problématique de la castration, dans ses rapports avec l'érotisme anal, il lui vient cette expression curieuse d'un concept inconscient.

du psychanalyste
ment parler, in-
Miller du 24 fé-

ments de la logi-
assembler dans
siffiant, Miller en
que, au même ar-
endre le discours

, si je puis dire,
d'un discours lu-
présenté comme
ours, à savoir le

de "la fonction de
importe que vous
ne le linguiste, à

cf. lui aussi lo-
où est la diffé-
il tente de

octeur J. Lacan.

Il s'agit certes d'une unité, le concept, mais elle recouvre des choses non identiques à elles-mêmes : dans son exemple, les fèces, l'enfant ou le pénis et, pourquoi pas, le doigt, le doigt coupé ou le petit bouton sur le nez, voire le nez. La notion de concept inconscient surgit sous la plume de Freud pour connoter l'unité de petites choses indifférentes, mais pouvant être séparées du corps. Peut-être avons-nous là le concept, la réalité d'une chose non-identique à elle-même (1).

Lorsque je dis que l'analyste ne suture pas, c'est parce qu'il lui est nécessaire, dans son expérience, que le zéro même ne serve pas à cacher la vérité d'une différence radicale, d'une différence à soi qui s'impose en dernière analyse devant l'irréductibilité de la réalité sexuelle.

Qui ne suture pas, peut voir la réalité du sexe sous-tendue par la fondamentale castration. Il peut envisager l'énigme de la génération. Non seulement celle de l'engendrement de la suite des nombres, mais de la génération des hommes.

Le domaine de l'analyste est un domaine nécessairement avéridique, tout au moins dans son exercice. L'analyste se refuse à suturer, vous ai-je dit. En fait, il ne construit pas un discours, même quand il parle. Fondamentalement, et c'est en cela que la question de l'analyste est irréductible, l'analyste est à l'écoute. Il est à l'écoute de quel ? du discours de son patient, et dans le discours de son patient, ce qui l'intéresse, c'est précisément de savoir ce qui s'est fixé pour lui au point de suture. Que Miller se situe, lui, pour nous parler, en un point d'une topologie ni ouverte ni fermée, nous lui en donnons acte, mais l'analyste, lui, est plutôt comme le sujet de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il n'a pas de place et ne peut pas en avoir.

Je conçois que cette position ou cette non-position de l'analyste puisse donner le vertige au logicien, au passionné de la vérité. Car il est en effet le témoin dans son action, de cette différence radicale entre un désirant suturé et un qui se refuse à suturer, un non-suturaant, un désirant-nu-pas-suturer. Je sais bien que d'une certaine façon cette position est insupportable. Mais je crois que, quoi qu'en en fasse, nous n'en avons pas fini et vous non plus Miller, vous n'en avez pas fini, de tenter de mettre, ou comme on dit, remettre l'analyste à sa place. Heureusement d'ailleurs, qu'il s'y mette tout seul. Ça arrive par lassitude, ou qu'on tente de l'y contraindre. Une seule chose est sûre : le jour où l'analyste sera à sa place, il n'y aura plus d'analyse.

(1) Le docteur Declaire donne ici un autre exemple que nous ne reproduisons pas ; ce sera le thème d'une séance de séminaire de l'E.N.S.

is elle recouvre
exemple, les
, le doigt coupé
de concept in-
er l'unité de pe-
es du corps.
chuse non-intenti-

c'est parce
e zéro même re-
d'une diffé-
irréductibilité

se sous-tendue
igne de la gé-
à suite des nom.

ssairement a-
e se refuse à
discours, même
que la ques-
oute. Il est à
e discours de
avoir ce qui
me, lui, pour
tranche, nous
me le sujet
ne peut pas

tion de l'ana-
de la vérité.
fférence sa-
uer, un non-
d'une certaine
, quoi qu'on en
ous n'en avons
l'analyste à
icul, ça arrive
e chose est
os d'analyse,

ce sera le thème

COMPTER
AVEC
LA PSYCHANALYSE

Séminaire de l'École Normale Supérieure
1965-1966

COMPTER AVEC LA PSYCHANALYSE

La pratique de la cure psychanalytique confronte celui qui l'approche à l'existence du sujet désirant : ce sujet, que l'on peut dire sujet de l'inconscient ne trouve de place dans aucune psychologie de même qu'il semble exclu de toute logique des énoncés. Aussi le psychanalyste, engagé dans son expérience, doit-il nécessairement considérer - comme J. Lacan l'a souligné - les références fondamentales de ce sujet que sont, et l'altérité, et le signifiant, dans leurs rapports avec la réalité de la différence sexuelle et le mythe de l'objet perdu. En même temps que l'inconscient et que la fonction centrale du manque, se dévoilent ainsi les impasses du savoir et l'ordre du fantasme.

Compter avec la psychanalyse est une nécessité devant laquelle l'équivoque est de règle : pour tenter cependant d'entrer dans cette histoire très présente, il suffit sans doute de rappeler que sur la connaissance du sujet qui désire et qui dit, le conte n'est jamais clos.

Serge LECLAIRE

PARLER AVEC LE PSYCHANALYSTE

(17 novembre 1965)

En vue de dessiner l'espace où pourra se développer le travail du séminaire, J. C. Milner marque les implications d'un choix du Dr Leclaire - partur de l'expérience et non pas des textes freudiens - dans l'opposition qui situe ces deux départs, devant apparaître la nécessaire référence à la doctrine lacanienne, en tant qu'elle est introduction de l'instance théorisante, - et de ce fait, la possible articulation du projet du Dr Leclaire à ce qui doit faire l'unité de son auditoire - l'enquête épistémologique où l'attention à la psychanalyse se souvient de pouvoir en elle et reconnaître le registre du discours et de son analyse.

EXPOSE DU Dr. LECLATHE

INTRODUCTION : Entre le récit d'expériences cliniques et la référence au texte de la théorie freudienne, doit se dégager la pratique analytique. Il faut donc, au départ, ne pas méconnaître la nouveauté d'un tel séminaire en tant qu'initiation de non-analystes à la psychanalyse, et comprendre que, pour nous, ici, compter avec la psychanalyse passe par le défilé d'un certain dialogue avec le psychanalyste.

Cette pratique de l'analyste exige de ce dernier une perpétuelle défiance - dans tous les cas qu'il rencontre et à tous les niveaux de leur abord - de la lettre et de l'évidence première du sens qu'elle propose. Esquives cette prégnance des sens premiers, laisser place à l'évanescence, instant du dévoilement d'un ordre de sens, rencontrer enfin une guillemet sur quoi arrêter son essentiel dérobement, tels sont les trois temps ou mouvements de l'analyste dans sa pratique considérée indissociablement comme interprétation et comme cure.

PREMIER TEMPS - L'ESQUIVE

L'esquive c'est d'abord, au niveau du diagnostic, le refus de lire sur le tableau clinique aussi complet et révélateur qu'il soit, le nom de la maladie. Une malade, examinée par trois médecins, a pu être diagnostiquée successivement comme mélancolique légère, dépressive, paranoïaque mineure, homosexuelle ... En fait, l'analyste, professionnellement ne devrait jamais s'arrêter à un diagnostic. L'esquive est la dimension nécessaire d'un certain abord de l'inconscient.

Jusqu'où va se continuer ce mouvement de récit ? L'exemple du trouble au quartier de peau d'orange laisse entrevoir l'extrême foisonnement des associations du patient, chaque élément servant de point de départ à une chaîne d'association de jus, la peau, la décoloration du pôle etc.

Ces éléments discrets risquent de faire lever des échos à l'oreille de l'analyste - soit d'autres éléments apportés par ses propres associations, soit, ce qui est moins grave, des structures ou des formes de la théorie freudienne, qui viennent donner sens en les ordonnant, à certains éléments des associations du patient.

Cette esquive, principe de méthode, par quoi l'analyse refuse de privilégier un sens et laisse au hasard à orientations multiples qui donne le vertige, amène à poser la question "quel privilège ?" C'est de cela qu'il faut faire la théorie.

Il faut
bles dans leur
laisser venir

1.315
dient de cet
tentative de s
fois rétablie p
re hallucinato

Comme
trous analogie

- de la

la au

- de la

parai

- de l'é

sage

Pour
ne de la fascin
elle celle de la
pétition exécuté
livre une struc
vélera n'être,
inconscient" ne
l'essence du no

Ainsi
sent pas à une
nement fermé
me suite de tel
pée par Freud ;
qu'il s'agissait
étude et le sens
du nom cherché
lure de l'inconsc

11) Psychopathologie 4
G. W. 1-320.

SECOND TEMPS : L'EVANESCENCE OU L'INSTANT
DU DEVOILEMENT

Il faut se détacher du vertige de la multiplicité des ordres possibles dans leur altérité relative à l'intérieur du champ des associations, pour laisser venir à l'oreille un autre ordre, l'inconscient.

L'histoire de l'homme aux météores venant de saisir l'attente radicale de cet ordre - la déféstration, lue d'abord par le médecin comme tentative de suicide dans le texte de la dépression, devient une fois rétablie par le malade dans le champ de son délire - moment d'une histoire hallucinatoire.

Comment penser cette attente ? son statut peut être éclairé par trois analogies tirées des domaines

- de la musique : la musique de jazz entendue en même temps et avec la musique du quatuor lorsque le poste est mal réglé
- de la peinture : le tableau recouvert par une seconde peinture, et apparaissant à travers ce dernier au moyen de la radioscopie.
- de l'écriture : le message écrit à l'encre sympathique sous un message chiffré.

Pour laisser l'inconscient se montrer, l'analyste doit donc se détacher de la fascination d'un certain sens actualisé dans une certaine logique (celle de la théorie freudienne). Dans tel cas évoqué, une première interprétation cohérente et bien appuyée dans l'arsenal de la théorie freudienne livre une structure inconsciente selon la lettre de la théorie - mais qui se révélera n'être, en fait chez tel patient, que préconsciente ; le véritable "sens inconscient" se dévoilera à la faveur de jeu sur une suite de mots du type "l'essence du nombre, ou, les sens d'une ombre".

Ainsi l'efficacité d'une analyse et la sûreté d'une interprétation n'obéissent pas à une logique du sens, mais suivent plutôt des voies à dominante purement formelle, brisant les mots en syllabes et les sursautant souvent comme suite de lettres : on se référera sur ce point à l'analyse célèbre développée par Freud à propos de l'oubli du nom de Signorilli (11). L'une des marques qu'il s'agit bien là de l'inconscient apparaît avec l'instancanéité de la certitude et le sentiment de libération qui accompagnent le retour à la conscience du nom cherché. Ainsi, si l'on s'attache à épeler et saisir le temps d'ouverture de l'inconscient, c'est-à-dire celui où on accède à cet autre ordre, le plus

(11) Rev. hypochondria de la vie quotidienne, G. W. 1926/264, lang. p. 212. "Sur le - casisme, les deux de 1927", G. W. 1-329.

l'ouïe et la ré-
a place de la prati-
re la nouveauté d'un
psychanalyse, et
l'analyse passe par le

ne perpétuelle dé-
eux de leur abord,
se Écouter cette
g, instant du dé-
un quoi arrêter son
ents de l'analyste
pénétration et com-

refus de lire sur
nom de la mala-
questionnée sur
laque mineure,
devrait jamais
re d'un certain

exemple du 28.
sonnement des
art à une chaî-
).

s à l'oreille
associations,
théorie freu-
lements des as-

refuse de pré-
né le verti-
: qu'il faut

souvent, les coordonnées de ce temps d'ouverture sont difficilement repérables, soit qu'elles passent inaperçues, soit qu'elles se trouvent pointées de façon erronée. Il faut enfin noter que - et c'est là un point essentiel -, dans le temps du dévoilement, ce qui est dévoilé un instant tend à se figer aussitôt en une figure fantasmagique. Il se peut même qu'une telle formation, par sa fixité, aille jusqu'à bloquer le développement de la cure - comme dans le cas d'Ange Bourd. où le souvenir-clé fonctionne lui-même comme écran(1).

de alors ?
ou pas la
pour la et
Dans le r
vérité, qu
naissance
rocl.

TROISIEME TEMPS : LA BUTEE

Le Dr Leclair s'en tient ici à marquer la nécessité d'une butée, qui permette à l'analyste de fixer son mouvement de dérobement, et de fonder son choix. Cette butée, faut-il la chercher dans le biologique, comme Freud, dans la réalité d'une scène de séduction, ou dans celle de la scène primitive ? Mais peut-être, dans cette recherche de la butée, l'idée même de butée est-elle un fantasme de l'analyste, ayant pour fonction de clore et de figer l'espace mouvant de l'analyse, de fixer les décors. On essaiera de montrer, pour donner réponse à la question de la butée, que ce qui doit entendre les ont la référence phallique.

Dr Leclair
deux temp
mes conju
vécue) est
2. Dans qu
se : peut-o
ne distinc

Il
nous perm
plément un
tion de son
la justesse
cherche thé

En CONCLUSION, si l'analyste, en tant que partisan de l'inconscient, est nécessairement voué dans sa pratique, à toujours entendre l'autre chose, s'il est toujours là où on ne l'attend pas, s'il dérobie sa réponse à la demande, comment parler avec lui ? C'est ce que ce séminaire doit mettre à l'épreuve.

DISCUSSION

Miller souligne que ce que manifeste l'analyse, c'est que la vérité atteinte est opérante. Cette efficacité, est-ce l'interprétation juste ? C'est-à-dire, l'efficacité de la vérité, est-elle inséparable de la connaissance théorique de ce qui se donne dans la pratique ? Puisqu'une pratique peut être efficace en toute méconnaissance de cause (ce qui est avéré dans le champ de la pratique politique), ne faut-il pas, pour tenir ici un discours rigoureux sur la pratique analytique, y faire fonctionner les trois concepts de vérité, de connaissance et d'action ?

Pou
rie et l'expé
contre la séa
d'ouverture c

Le f
strictement c
dire à la plac
exemples il c

(1) Voir l'histoire de ce cas dans "Le point de vue économique de psychanalyse" par S. Leclair dans l'Évolution Psychanalytique, 1965, n°2, pp. 139-211

Grosrichard, dans la ligne de la question ouverte par Miller, demande alors si le problème de la recherche de la butée est bien posé. N'y confond-on pas la recherche d'une butée théorique (ce serait le mouvement de Freud) pour la connaissance, avec la saisie d'une butée dans la pratique analytique ? Dans le "temps de la butée", n'assimile-t-on pas le temps de l'efficacité de la vérité, qui peut être méconny (Cf. l'homme aux loups), avec celui de la connaissance, ou de l'interprétation juste, qui peut être inefficace (Cf. Ange Duval).

Mathiot formule une question voisine à propos de la déclaration de Dr Leclaire que la butée peut être fantasme de théorie. Elle s'énonce en deux temps. 1/ Peut-on dire que la clôture de la psychanalyse sur des termes comme la biologie ou la référence historique réelle (scène primitive vécue) est fantasmatique en tant que système théorique et scientifique ? 2/ Dans quelle mesure ce caractère de fantasme subsiste-t-il dans l'analyse ? peut-on lui attribuer la part de l'efficacité de l'analyse que l'on a reconnue distincte de la vérité ?

Houatondji, demandant : Qu'est-ce qui, dans les cas rapportés ici, nous permet de conclure que l'inconscient est un autre texte et non pas simplement une autre face de l'ego ? permet au Dr Leclaire d'explicitier l'intention de son séminaire, où l'expérience n'est pas invoquée comme preuve de la justesse de la théorie freudienne, mais comme point de départ d'une recherche théorique originale sur la pratique analytique.

(Compte-rendu d'A. GROSRICHARD)

FANTASME ET THEORIE

(1er décembre 1955)

EXPOSE DU Dr L. LECLAIRE

Pour entrer de plus près les rapports en psychanalyse entre la théorie et l'expérience, rapports différents d'un simple placage, le Dr Leclaire centre la séance sur la question du fantasme, lequel apparaît dans ce temps d'ouverture central à l'expérience.

Le fantasme n'est pas une formation imprécise, mais au contraire strictement définissable. A condition de le repérer correctement, c'est-à-dire à la place d'un trou. Ainsi, pour illustrer cette proposition par deux exemples il est rappelé :

ilement repéra-
ent pointées de
-sentiel-, dans
se figer aussi-
formation, par
omente dans le
nne écran (1).

une butée,
l. et de for-
e, comme
la scène
idée même
le clare et
maniera de
ut doit en

l'inconscient,
une chose,
la demande,
à l'épreuve,

vérité
C'est-
le théo-
être ef-
imp de
roux
étre,

l'homme

- a) que, dans le cas de l'histoire aux Loups, le fantôme qui est au cœur du rêve se cadre dans une fenêtre ;
- b) que, dans l'histoire d'Âge Doré, le souvenir-élé ou souvenir-écran d'une scène incestueuse apparaît lors de la mise en question de son "sac de peau" comme menacé d'effraction.

Mais plutôt qu'à l'évanouissement de l'ouverture, c'est d'abord à ce qui se passe dans le cadre, au fantôme lui-même, que le Dr Leclair attache son étude.

1 - CARACTÈRES DE FANTASME DANS UNE APPROCHE FREUDIENNE.

Freud, dans le texte sur l'Inconscient (1) met en avant le caractère de mixte, d'hybride du fantasme pour autant qu'il participe à la fois du système CS - PCS et du système ICS. "D'une part, ils sont hautement organisés, non contradictoires ils ont mis à profit tous les avantages du système CS... d'autre part ils sont inconscients et incapables de devenir conscients. Ainsi, qualitativement, ils appartiennent au système PCS - mais, en fait, à l'ICS. C'est leur origine qui décide de leur destin". Et Freud compare alors le destin des fantasmes à celui des hommes de sang mêlé.

Les formations fantasmatiques, réparties du pôle le plus inconscient jusqu'à celui de la rêverie diurne - évanouissement pathologiques, renvoient toutes, quoiqu'en dise M. Klein, à une unité de structure du fantasme (2). Les variations qualitatives dépendent du mode de présence ou de détermination du sujet dans le scénario du fantasme - au pôle de la rêverie diurne, le sujet vit sa rêverie en première personne ; à l'autre pôle il n'y a pas subjectivation, le sujet fait partie de la scène. Les différentes formations fantasmatiques renvoient aussi à une unité de contenu - elles concernent toutes le surgissement du désir (fantasme des poignets), ce qui fait que le fantasme fonctionne s'entend comme appel à la jouissance.

(1) "L'Inconscient" S.W. X p. 249. Trad. François Collinval p. 157.

(2) cf. J. Laplanche et J.P. Houdouin, "Fantasme - figures, fantasme des origines, origine du fantasme", *Revue Mexicaine* n° 215, avril 1964 - et en particulier, citation d'une note de Freud : "Les Trois Femmes", note 25 p. 176.

II - CLJ

Coubeyri
portes d'
à-main d
dans la p
te porte r
ture fami
délégé d

du fantas

a - a

C
porelleme
sphincter)

b - a

C
préter l'a
du fantas
nom par le
son signifi
mais non d
vent autour
vera". Chr

15
fantasmes i
dans chaque
d'ancrage a
sieurs sign

(1) cf. note 101

II - CLINIQUE DU FANTASME

Exemple d'un fantasme de type obsessionnel, celui de "Chrysostome Coubezyat" il se formule : "on le trouvera", s'associant à des souvenirs de pertes d'objets (anneau de loulard, couteau, ...), d'objets retrouvés (on face-à-main dans un car, ...). L'évocation majeure est une broche perdue, que dans la prime enfance du sujet, le père destinait à la mère. L'histoire de cette perte revient au jour avec l'ébranlement de la place de sujet dans la structure familiale (quand la venue possible d'un nouvel enfant semblait pouvoir le déloger de sa place de garçon-venu-fille).

Deux références sont essentielles à la détermination de la structure du fantasme :

a - au corps :

L'évocation du fantasme dévoile qu'il est lié à un émoi localisé corporellement, "émoi distingué" dans l'exemple donné, un émoi anal (l'anneau sphincter) et un émoi dental (émoi de succion, de passage).

b - au signifiant comme tel

C'est-à-dire détaché de tout signifié : c'est ainsi que l'on peut entre-voir l'assistance de Freud aux "choses entendues" qui sont à l'origine du fantasme. En particulier les choses entendues prononcées par la mère : le mot par lequel elle accueille son enfant "Pomme" dans ce cas. L'interlocution signifiante "Pomme" est détachée du signifié commun : une pomme, mais marquée du désir de la mère. Ce qui explique que le fantasme gravite souvent autour du nom du sujet (dans l'exemple présent "Chéri Pomme trouvée", Chrysostome Coubezyat) (1).

Il semble n'y avoir que peu de formes fondamentales de fantasmes (fantasmes de séduction, de scène primitive, de castration). Mais ce qui fait, dans chaque cas l'extrême particularité du fantasme est le motle singulier d'usage au corps (émoi distingué) et la chaîne qui le rattache à un ou plusieurs signifiants privilégiés.

(1) Cf. aussi analyse de Pauline dans le volume sur l'Œdipe, paru à Paris chez Dunod en 1969.

III - STRUCTURE ET FONCTION DU FANTASME (1)

La structure du fantasme apparaît comme binaire : deux termes différenciés X et Y articulés par une scansion. Dans les analyses très approfondies, le fantasme se dévoile, en fait, sous la forme de jaculations enfantines du style "bou-bou, pa-ti, cou-cou, ou bien d'une séquence empruntée à de tels éléments, par exemple "boupatidou". Mais le plus souvent on le retrouve seulement sous une forme déjà plus schématisée du type "on lit un enfant", ou "on le trouvea", ou X et Y prennent fonction de sujet et d'objet. Dans la relation ainsi établie il faut noter que le mode de scansion est déterminé (bat-tre, voir, toucher, etc...) et que les deux termes, X et Y, bien qu'ils soient lieux de substitutions ou de permutations diverses, remplissent constamment les rôles de sujet et d'objet.

Ainsi, dans la formation fantasmatique, la place du sujet est-elle occupée en permanence par un terme répérable. Cette permanence du sujet du fantasme se présente à l'analyse comme ayant des liens privilégiés avec l'évanescence du sujet de l'inconscient.

C'est dire aussi que, dans la débauchée (2) où il prend place, le fantasme a pour fonction, par la permanence qu'il assure dans sa structure propre du rôle du sujet, de répondre à l'évanescence du sujet de l'inconscient.

Le fantasme, en cette place, apparaît, à la fois comme un seuil (fenêtre du fantasme de l'Homme aux Loups, trou du renard, ou surface du miroir, dans les aventures d'Alceï et, à la fois, comme cet autre monde (le pays merveilleux d'Alceï ou le microcosme de la Nouvelle Mélusine). Le fantasme est le tableau étroitement ajusté dans l'ouverture d'une fenêtre (3). Lacan, 1962) ; sa fonction essentielle est de permanence et de fixité.

Le rapport de ces deux lieux dont le fantasme est à la fois le seuil et la perspective s'ordonne selon une topologie asymétrique. De même que se pose ici la question du rapport tournant de l'intérieur et de l'extérieur (du type une scène sur une scène), de même se pose ici, fondamentalement, la question nécessaire du rapport du fantasme à la théorie. Dans la formalisation des rapports entre l'évanescence du sujet de l'inconscient, d'une part, et la permanence du rôle du sujet dans la fixité structurale du fantasme, on ne peut dire si le fantasme constitue la défaillance du sujet de l'inconscient, ou la comble. Un fait, pourtant, est certain, c'est que le sujet de l'inconscient dans ses rapports possibles avec l'objet (objet du désir inconscient), est at-

(1) Ce paragraphe a été remanié par le Dr Lecière, compte tenu de certains éléments apportés dans le document par J.-A. Miller et J.-C. Milner. Mais de ce fait, un élément ne figurait pas dans le présent compte-rendu.

(2) La situation et la nature du "mea", cadre de la denture, sont développés dans l'exposé suivant (15, 01, 65) principalement dans deux annexes au corps.

secté
scen.
résu
nosc

et l'c
turan
naiss

IV - I

au dé
mais,
pour l
plus p
gress

tal de

dans s

(1) Tamm

(2) D.

(3) Von

(4) Ubar

fixité par la singularité et la fixité du fantasme, pour autant que le fantasme scande une certaine relation privilégiée entre deux termes. On peut dire, en résumé, que le fantasme assure la représentation permanente du rapport évanouissant d'un sujet à un objet.

Topologiquement, se rencontrent ici la singularité de l'Inconscient et l'universalité de la théorie : le fantasme est à la fois structuré et structurant dans un rapport sujet-objet tel que le thématise la théorie de la connaissance.

IV - UN FANTASME DE FREUD, dans ses rapports avec la découverte de la psychanalyse, et l'élaboration de sa théorie.

L'analyse détaillée du rêve de la monographie botanique (1) mène au désir qui l'anime : désir d'affirmer que le rêveur n'est pas un "fruit sec", mais, au contraire, un découvreur fécond. La très profonde passion de Freud pour les livres s'y révèle, certes, comme désir de connaître la mère, mais, plus précisément encore, comme passion d'une limite à franchir, de la transcression en elle-même.

Mais surtout, cette analyse conduit à dégager un fantasme fondamental de Freud, par l'évocation de deux souvenirs éocés :

- 1 vers 5 ans : la joie infinie avec laquelle il attrache en compagnie de sa sœur, les feuilles d'un livre d'images en couleurs, que son père lui avait donné (2) (tout comme son père lui donna, pour son 35ème anniversaire, son exemplaire d'une Bible) (3);
- 2 vers 2 ans : le souvenir de fleurs jaunes arrachées à sa cousine Pauline qui en avait cueilli plus que lui-même et que son cousin Jôhn (4).

Il semble que le fantasme commun qui fixe ces deux souvenirs soit, dans sa formule la plus dépouillée : X détaché del Y, et dans une forme plus

(1) Trauerbuch (1), p. 103, 175, P.U.F., 129.

(2) T. U., id., 179 - 181.

(3) Voir à ce sujet la dédicace qui accompagne ce livre : I. Jones, La vie et l'œuvre de Freud, T. I., p. 21.

(4) Über Desbettsmehlingen, G.W.I., 516 (trad. franc. dans D. Anzieu, L'analyse de Freud, P.U.F., 1969, p. 277).

thématisée : "on arrache des fleurs" (à Pauline), ou encore "on arrache des feuilles" (au lièvre), tout comme si l'on effeuillait un artichaut. Sans insister sur la forme simple, "définir" on peut dégager, à partir de ce cas-revas, les variations suivantes :

- Sigmund arrache X (son père Philippe Julius) à sa mère .
- Sigmund est arraché à sa mère, à son pays natal (1).
- sa mère est arrachée à la vie (2),

et surtout la variation majeure

- Sigmund arrache aux rêves leurs secrets (Cf. : 3) est un découvreur (second, le héros qui résout l'énigme).

Au noœud de ce fantasme, on retrouve les deux références majeures qui ont été soulignées dans le paragraphe sur la clinique du fantasme :

- a - référence au corps : essentiellement l'érotisme urethral (ambivalent) suffisamment souligné par Freud dans ses souvenirs (3) et rappelé dans les rêves et fantasmes par l'apparition de la couleur jaune (4), la référence à la machoïne et à la bouche conduit au second type de référence nécessaire .
- b - référence au signifiant : Mund, la bouche, fait partie de la forme seconde de son prénom Sigmund ; de l'interpellation (ambivalente) de sa mère, James rappelle la permanence de sa forme tendre : "mein goldener Sigi" (5), sans doute, thématisé ensuite sous le signifié "Ssig" (victorieux), et son contexte de héros victorieux (Hannibal) Il y aurait aussi, à la suite de Freud, à faire des remarques analogues sur son nom : joie ou plaisir.

(1) D'âge à 3 ans, le court de voyage qui marque l'attachement à son pays natal : Freiberg - que Freud a été aussi en gare de Brno - d'une grande peur de l'étranger - selon lui, la gloire des voyages (L'Homme à Freud, t. 1, n° 27 du 3, 12-97).

(2) L. D. *États de pénitence à bec d'oiseau*. G. W. W., t. III, 559, P.U.F., 476.

(3) L. D. G. W. II - III : 231-272, P.U.F., 163-164.

(4) Le courant jaune signifie l'urine. Les fleurs arrachées à Pauline (sœur) des "pauvres", Freud évoque par exemple le possible à propos du mariage (G. W. II-III, 218). En allemand, l'expression se dit "le-wenig", "deux de trois". La D. : "Le jaune associe l'hypothèse que le "collège au lièvre jaune" (G. W. II-III, 196, P.U.F., 165) pour la mère Freud lui-même. Si c'était le cas, la confusion entre "freud" (voyageur de "Freud") (ambivalent) qui rappelle ce collègue lors de sa vie à relater avec l'origine de la photo des voyages de Freud.

(5) L. D. *États de pénitence à bec d'oiseau*, p. 4.

et à
d'ém-
sion.

surp
"rob
insé
l'hor
le sé
de fat

tréor

se qu
fantas

piège

du fan
rivot

à peu de
mille c

l'asme
de cet
faut se
quasi-
exposé

(1) G. W.

- "On arrache
le haut. Sans in-
partir de se ca

Il est aisé de reconnaître que ce fantasme est fondamentalement lié, et à la découverte de l'analyse (fécondité du héros ambitieux, découvreur d'énigme) et aux points majeurs de sa théorie (l'Oedipe interdit, transgressif) et la castration (détachement).

On peut enfin noter que certaines constantes du fantasme freudien surgissent dans les textes privilégiés de son travail analytique : il est la "robe jaune" liée au souvenir des fleurs arrachées est avancée comme hypothèse pour élucider l'énigme du papillon jaune marqué de noir dont parle l'Homme aux Loups, et, de plus, il se trouve que ce même patient lui "offre" le rêve "J'arrache des ailes à une guêpe" III, comme s'il était calqué sur le fantasme de l'analyste.

Ainsi peut s'illustrer l'implication structurale du fantasme et de la théorie.

DISCUSSION

J. C. Milner pose la question suivante :

La référence que le Dr Leclair propose du fantasme au corps suppose que soit construit un "modèle" de corps, comme ensemble des lieux où le fantasme produit un émoi privilégié, une sensation singulière.

Il semble à première vue que le corps de fantasme soit plutôt fait de plages et de barrières (ainsi les dents par opposition aux lèvres).

Néanmoins d'autres données paraissent rapprocher l'espace corporel du fantasme de celui des pulsions : un corps troué d'anneaux conjuguant l'extérieur à l'intérieur.

La question demeure donc ouverte : si le modèle est construit, doit-il être différent de celui que dessine la théorie des pulsions ? Serait-il alors possible cependant de déduire l'un de l'autre ?

Le Dr Leclair répond qu'il ne lui semble pas que la référence du fantasme au corps doive conduire à la construction d'un modèle du corps différent de celui que Milner dégage comme étant dessiné par la théorie des pulsions, il faut seulement que soit précisée, par exemple à propos d'un seul organe, la question de la surface comme limite et des limites de la surface. Le prochain exposé doit traiter plus précisément du corps.

(Compte rendu de P. GAUDRY)

de la forme aa.
signifiante) de sa
sire : "mein pol-
le signifié "Sieg"
teib). Il y aurait
analogues sur son

que Freud a été suivi,
de Freud, I, n° 27.

Freud écrivit par erreur
de "l'après de l'au". Le
145) plutôt que Freud
à répondre ce collègue.

DU CORPS A LA LETTRE

115 décembre 1964)

EXPOSE DU Dr LECLAIRE

Quand on veut saisir le corps, on se heurte à une absence, plus encore qu'à une évanescence. Saisir (gras) le corps avec les mains, les mots ou les concepts (Begriff) est saisir une absence. Parler du corps, ce sera aussi en quelque sorte aller à contre courant : quand on parle, le plus souvent le corps s'absente. Ce sera peut-être pourtant le moyen de découvrir la nature du "trou", où se place le fantasme, et la fonction de la limite où apparaît le verbe.

I - L'ABSENCE DU CORPS

Le corps est le plus souvent absent du discours, comme si l'un était par essence antinomique de l'autre. Il faudra pourtant, et c'est bien le début de l'analyse, fait apparaître le corps dans le discours. L'aventure analytique n'a-t-elle pas commencé avec le corps parlant des hystériques ?

Absent du discours, le corps est aussi, et d'abord, absent pour un autre corps. Ange Durac s'enferme à clé quand sa mère est partie et ne veut plus lui ouvrir, afin de maintenir et de maîtriser cette absence, ce corps.

De façon générale, l'absence est absence du corps aimé : si l'on fait de beaux poèmes sur son absence, il est plus difficile de parler de sa présence. La présence du corps s'exprime comme le temps d'un amour : la distance, l'approche et la saisie, le corps à corps, à "corps perdu", ombre du corps perdu, l'extase, les corps écartés, corps séparés ...

Dans le cas de Célestin, la question est : comment sortir de l'indifférence, échapper à l'état de non-séparation ? Il se plaint de son "indifférence" qui marque le ton même de son discours en analyse. Il se sent indistinct, craint d'être démasqué et pourtant ne voudrait pas être pris pour un autre : il n'accepterait pas, s'il était défiguré par un accident, de cacher la cicatrice, qui enfle le singulier. Ses fantasmes sont : se fondre dans l'air ou dans l'eau, se baigner, nager entre deux eaux, jouer avec les courants, supporter de l'abandon, s'échauffer sur le rivage comme s'il jetait l'ancre. Il se différencie enfin. Avant sa naissance, est morte une sœur, Célestine, dont il porte le

nom privé de "ne". Il est d'emblée encastré comme cache du vide, de l'absence - il est à la place d'un manque, de sa soeur morte. Comment pourra-t-il alors accéder lui-même au manque, se distinguer de sa vocation de cache-vidé, de bouche-trou ? Et pourtant, Célestin, unique chef d'oeuvre de sa mère, est auyat, dans sa vie, ce phallus conquérant - il est distinct quant au sexe, mais est-il né ?

II - COMMENT LE CORPS APPARAÎT-IL ?

Le corps apparaît à la fois comme séparé et différencié. Il faut distinguer avant de les conjuguer pour fonder le concept de différenciel l'ordre de la séparation (de l'engendrement) et l'ordre de la différenciation (sexuelle).

L'hystérique est née trop tôt, elle est trop certaine de sa séparation. Elle la projette sur son corps dès que la question de la différenciation sexuelle surgit : "Suis-je homme ou femme ?". Il y a capture précoce dans un corps séparé, en tant qu'il a été trop tôt vécu comme séparé, c'est-à-dire trop tôt comme un. Ayant vécu trop tôt l'expérience de l'un de son corps, trop tôt chu ou rejeté, elle tente de maîtriser la séparation en la recréant.

L'obsessionnel, lui, est incertain quant à la séparation, mais, précocement partenaire de sa mère, il a très tôt investi le signe de la différenciation sexuelle - le phallus. Installé dans son corps, escapade ou château, il est le phallus et projette sa position d'objet sexuel différencié sur toute perspective de séparation comme corps né : "Est-il ou n'est-il pas ?". Comment peut-il se situer comme vivant, se distinguer du phallus paternel, puisqu'il est lui-même phallus, garant de la différence ? Qu'est-ce que peut vouloir dire d'être sexué pour un sujet qui n'est pas engendré ?

III - LA NATURE DU CORPS TEL QU'IL APPARAÎT DANS L'EXPERIENCE

C'est l'expérience même qui dicte cette affirmation que le corps est une surface, limite pour l'hystérique (fantasme d'enveloppement, de clivage), résistant pour l'obsessionnel (fantasme du sat de peau soignée inviolable). Le rapport symétrique de l'extérieur et de l'intérieur est une apparence terrifiante que le corps entretient, mais que l'expérience analytique infirme. La surface est chose - à la façon d'une bande de Moebius - en tant qu'elle peut limiter un vide (ou un plein), affectée de trous qui font communiquer des points qui sont à la fois du même et du pas-même (autre côté de la surface. Plus tôt qu'une, cette surface doit être dite non-deux.

ence, plus en-
nains, les mots
ps, ce sera
le plus souvent
couvrir la netu-
le où apparaît

ce si l'on était
bien le début
une analytique
?

ient pour un
tie et ne veut
de corps.

si si l'on fait
de sa présen-
n la distance,
re du corps

in de l'indif-
l'indifféren-
est indistinct,
un autre tel
à cicatrice.

l'air ou dans
4, euphorie de
se différencie
il parte le

En tout que non-deux, ce corps-surface est le lieu élu de la différenciation. Corps du plaisir, il expérimente en tant que surface non-deux l'abolition de la limite : plaisir du contact avec lui-même (doigt dans la bouche etc.), de contact avec un autre corps ; le sensible est à double face, expérience de la différence entre pareil et pas pareil, pour tous les sens, et pour la surface entière (et non pas seulement pour les bords et les trous, lieux privilégiés)

C'est dans le corps sensible, surface non-deux, qu'on trouve effectivement la racine de toute différenciation possible, et le modèle de toute discrimination, logique notamment.

IV - DU CORPS A LA LETTRE .

Au plus simple, le corps est surface. Comme limite tangible, sensible, aspect du non-deux, il est affecté par le temps. Comme intangible, dans sa fonction limitante, il est intemporel, ineffaçable.

Mais en particulier, dès qu'un petit morceau de la surface a été séparé, il fait apparaître la différence : il affecte le corps ou s'affecte à un autre corps.

C'est là qu'apparaît le signifiant ce que Freud nomme "le concept inconscient", à propos de l'unité paradoxale d'une "petite chose qui peut être séparée du corps" (1) fèces, enfant ou pénis. Ce morceau "baladeur" qui peut être séparé, en figurant au lieu de séparation, transgresse, au sens littéral du terme, la fonction de limite de la surface. Et comme limite lui-même, il marque la différence transcendant ainsi la trace effaçable du sensible : la double - de la blessure devient excroissance ineffaçable. La transgression où apparaît la lettre peut être retrouvée soit dans l'organique, soit dans la jouissance sadique, comme transgression objectivée. Par là aussi, on peut saisir ce qu'est le "trou" où se place le fantasme : conjonction de la déhiscence de la surface non-orientée, avec la séparation du petit morceau de corps, qui l'orientent : le "trou" est une fenêtre qui s'ouvre avec et sur le concept inconscient le signifiant.

Il fait saisir les rapports fondamentaux du signifiant avec cette marque indélébile qu'est le détachement instaurant la coupure dans le non-deux et faisant surgir la transgression radicale qui institue le zéro du manque. Là seulement apparaît le zéro du manque comme zéro et non seulement comme manque. Là "s'incarne" le signifiant, pour autant que la coupure fait surgir le zéro du manque et l'un polarisant du trait.

de la différen-
tion-deux l'aboli-
on la bouche etc. l.
expérience de
il pour la surface
ux privilégiés).

la trouve effec-
telle de toute dis-

La lettre, A ou Λ apparaît au lieu de la transgression du corps-
surface, et dans l'espace de la séparation des corps. On peut ainsi considé-
rer le signifiant, ou, comme ancré dans le corps, ou, comme détaché de lui.

Le titre de l'exposé, "du corps à la lettre", indique suffisamment
que n'a été envisagé ici, que ce qui, du corps, fonde, "incarne", la lettre.
Ce choix, qui va à contre-courant du mouvement naturel du discours n'impli-
que en rien que soit méconnu ou dénié ce qui, de la lettre, marque, soutient
et garantit le corps séparé, sexué... et souvent absent.

CONCLUSION

Il n'est pas de théorie du discours possible, sans que soit assurée
une position correcte du corps. A la lumière de la psychanalyse, le corps
apparaît comme la limite que transgresse l'ordre du discours.

DISCUSSION

I - QUESTIONS :

Grosrichand : Aller, comme on l'a fait ici, du corps à la lettre est-il possi-
ble sans avoir implicitement pris le corps à la lettre ou dans la lettre ? Si
ce n'est pas le cas, comment et pourquoi est-ce le phallus, ou plutôt le pé-
nis, qui est privilégié comme petit corps détaché, origine du Signifiant ?

Tort : Quel rapport y a-t-il entre la transgression et le problème posé par
Freud du rapport de l'intérieur et de l'extérieur ?

C. Backès : Quel rapport y a-t-il entre le nom propre et le corps au niveau
de cette analyse ?

Nanaïf : « Quel rapport peut-on voir entre l'intemporalité du corps et la cons-
tance des pulsions dont parle Freud dans les pulsions et leur destin ? »

- Le corps peut-il devenir signifiant avant le surgissement de la dif-
férence ?

- Est-il possible, comme Freud l'affirme, de parler du corps comme
"source" de la pulsion ?

rangible, sensi-
intangible, dans

urface a été sé-
affecte à un au-

se "le concept
re qui peut être
d'adieu" qui peut
u sens littéral
: lui-même, il
sensible. La
cession où ap-
ans la jouissan-
peut saisir ce
issance de la
rps, qui l'a-
cept inconscient

vec cette mar-
le non-deux et
masque. La
ment comme
ne fait surgir

Baudry Quel rapport y a-t-il entre la question de la paternité et la question de la vérité ?

- Quelle est l'origine du concept de "différence" ici ?

- Peut-on dire que le concept de différence dans cet examen du verbeur C ---- A fournit les conditions de possibilité du signe en général ?

B - REPONSES AUX QUESTIONS :

Le Dr. Leclair répond :

- A Crosrichard , que le choix qu'il a fait d'aller (à contre-courant) du corps à la lettre, peut donner prise à son objection, car il transgresse ainsi la règle d'un certain usage de la parole. Mais, peut-on marquer autrement l'ordre du plaisir dans celui du discours ?

- A Toni , que c'est dans la topique freudienne, la barrière du refoulement, qu'il faudrait ici considérer.

- A C. Backès , que le nom propre constitue une forme privilégiée de ce qui, de la lettre, marque et soutient le corps.

- A Baudry : 1) qu'une position perturbée à l'endroit de la castration (situation par rapport au père) perturbe nécessairement les rapports du sujet au champ de la vérité : ces perturbations pourraient même être définies dans chaque type de névrose :

2) que la différence "pareil-pas-pareil" se réfère à l'irréductible différence entre la satisfaction recherchée et la satisfaction obtenue que Freud évoque comme force motrice (Au-delà du principe de plaisir, C.W. XIII, 44 éd. franc. 481).

- A Naysif : 1) que la force des pulsions a sans doute un rapport direct avec la construction de la fonction limitante :

2) qu'il est tout à fait possible de soutenir que le corps est la source des pulsions ,

3) que le corps est signifiant. La question de l'avant ou de l'après passe par le corps comme limite.

(Compte-rendu de J. MATHIOT)

Section

du

corps
et la
rent

est,

qui,

situa-
nt au
sans

réduc-
tion que
W.

avec

la

de

2

QU'EST-CE QUE LA PSYCHOLOGIE ?

AVERTISSEMENT

Si la conscience se constitue d'exclure le désir de son champ, et de réduire son corrélat subjectif à l'impact d'une ponctualité, la psychologie expérimentale n'est pas sans paradoxe, qui voudrait, pour le soumettre aux lois mêmes qui le retrancheront, revenir sur ce qu'elle saisit comme le lieu de l'exclu - soit la personne et son équation, source d'erreur et de passion.

Si l'on est en droit de reconnaître que de la science dont la psychologie expérimentale se peut réclamer, le savoir se déploie dans un monde où la vérité ne saurait plus parler que du côté des choses, comment s'étonner qu'il faille pour obtenir, dans les termes de ce savoir, la vérité de celui-là même qui questionne les choses, en faire auparavant une chose qui réponde ?

Georges Canguilhem ici nous guide, montrant à quoi vise le tour de la psychologie : des choses, donner à son objet la fonction - l'homme est un outil - et la permanence : l'homme est une place fixe dans le réseau des échanges.

Echanges avec le milieu biologique, mais aussi échanges avec ses partenaires sociaux : ce noyau que serre toujours plus l'entrecroisement des tests, n'y faut-il pas reconnaître l'élément décomptable d'une politique rationalisée, réglée d'après la grille des besoins et des capacités ? On comprend mieux alors qu'à l'expérimentation, se noue indissolublement dès l'origine un rapport double, où la psychologie fournissant un sujet à une politique rationnelle, la politique se prouve rationnelle de garantir à la psychologie les moyens de son progrès (A. Grosrichard).

A cette conjonction, la psychologie ne peut que donner son aval, confirmant l'efficacité de ses pratiques par l'évidence d'un appareil qui assure la permanence et l'usensibilisé de son objet : il s'agit

alors de la position d'un moi de maîtrise et de synthèse, support de toutes les servitudes instrumentales, - car il faut, Marx l'a démontré, pour que l'homme soit un outil, qu'il soit maître de soi - : le sujet de la science, condensé, devient propre à être manipulé par la science même, assurée désormais qu'il n'est rien dans ce qu'elle exclut, dont elle ne puisse à son gré savoir tout.

La psychanalyse ici ne peut mieux marquer sa position qu'à situer ce moi comme une fonction de méconnaissance et de mirage, rançon d'imaginaire que, revenant sur son propre subjectum, la science doit payer pour prix de l'exclusion dont elle le cerne.

Comment le manifester plus clairement qu'au niveau de la pulsion introduite par Freud dans les termes mêmes du stimulus et de la réponse, afin que l'on entende mieux qu'il est des stimulus où, loin de s'éprouver comme noyau de synthèse, possesseur d'un organisme aux facultés dénombrables, le sujet ne peut, par sa réponse, que se barrer - comme nous le montre le Dr Lieclaire - du marque d'une différence ?

Comment le manifester mieux qu'à ce niveau ou toutes les déviations paraissent, qui recroquent le sujet sur un ego nucléaire ? Ou donc se noue le rapport singulier que la psychanalyse entretient avec la psychologie : si de fait celle-ci est bien cet étrange retour de la science sur son exclu, elle doit dessiner pour la psychanalyse, le lieu géométrique de ses égarements, recevant son unité de parcourir les bords du trou d'exclusion où la psychanalyse doit insérer son rapport à la science - rapport dont Freud, par son "scientisme", ne cesse de marquer l'insistance, mais d'est pour nous appeler à en découvrir l'excentricité.

Ainsi se comprend mieux peut-être la nécessité, pour qui parle rigoureusement de la psychologie, d'y situer la dimension d'un silence : silence de la psychologie expérimentale sur l'énoncé qui la fonde, silence de la psychologie sociale, qui, énonçant en clair le dissimulé d'une philosophie qui la récuse, se tait, du même mouvement, sur le lien qui l'y unit indissolublement (T. Herbert).

Dans ce silence, ignoré comme tel, nous sommes convoqués à reconnaître la psychologie comme un discours. Analyser ce discours serait y délimiter l'élément qui induit le silence, et le fait méconnaître : spécifier cet élément comme moi de synthèse et de maîtrise, est une tâche à présent nécessaire : on en trouvera ici les moyens.

Pour le Conseil de Rédaction :
Jean-Claude MILNER - 1er mars 1966.

Nous remercions, par ce
de Métophys

support de
démontré,
le sujet de
science nat-
et, dont

tion qu'a
mirage,
r, la scien-

de la puî-
s et de la
u, loin de
isme aux
se barrer
térance ?

is les dé-
re ? Où
il avec la
la scien-
leu géo-
es bords
à la
de mar-
l'excep-

qui par-
un si-
la fon-
dissi-
ent, sur

qués
cours
mas-
est

QU'EST-CE QUE LA PSYCHOLOGIE ?

par

Georges CANGUILHEM

suivi de :

QUELQUES REMARQUES

par

Robert PAGES

Nous remercions vivement M. Canguilhem d'avoir autorisé la reproduction de cette conférence, prononcée au Collège philosophique le 19 Décembre 1957 et publiée dans la Revue de Métaphysique et de Morale, 1958, n° 1, 22 - 25.

La question "Qu'est-ce que la psychologie ?" semble plus gênante pour tout psychologue que ne l'est, pour tout philosophe, la question "Qu'est-ce que la philosophie ?". Car pour la philosophie, la question de son sens et de son essence la constitue, bien plus que ne la définit une réponse à cette question. Le fait que la question renaisse incessamment, faute de réponse satisfaisante, est, pour qui voudrait pouvoir se dire philosophe, une raison d'humilité et non une cause d'humiliation. Mais pour la psychologie, la question de son essence ou plus modestement de son concept, met en question aussi l'existence même du psychologue, dans la mesure où faute de pouvoir répondre exactement sur ce qu'il est, il lui est rendu bien difficile de répondre de ce qu'il fait. Il ne peut alors chercher que dans une efficacité toujours discutable la justification de son importance de spécialiste, importance dont il ne déplairait pas absolument à tel ou tel qu'elle engendrât chez le philosophe un complexe d'infériorité.

En disant de l'efficacité du psychologue qu'elle est discutable, on n'entend pas dire qu'elle est illusoire ; on veut simplement remarquer que cette efficacité est sans doute mal fondée, tant que preuve n'est pas faite qu'elle est bien due à l'application d'une science, n'est-à-dire tant que le statut de la psychologie n'est pas fixé de telle façon qu'on la doive tenir pour plus et mieux qu'un empirisme composite, littérairement codifié aux fins d'enseignement. En fait, de bien des travaux de psychologie, on retire l'impression qu'ils mélangent à une philosophie sans rigueur une éthique sans exigence et une médecine sans contrôle. Philosophie sans rigueur, parce qu'éclectique sous prétexte d'objectivité ; éthique sans exigence, parce qu'associant des expériences éthologiques elles-mêmes sans critique, celle du confesseur, de l'éducateur, du chef, du juge, etc. ; médecine sans contrôle, puisque des trois sortes de maladies les plus inintelligibles et les moins curables, maladies de la peau, maladie des nerfs et maladies mentales, l'étude et le traitement des deux dernières ont fourni de toujours à la psychologie des observations et des hypothèses.

Donc il peut sembler qu'en demandant "Qu'est-ce que la psychologie ?" on pose une question qui n'est ni impertinente ni futile.

On a longtemps cherché l'unité caractéristique du concept d'une science dans la direction de son objet. L'objet dicterait la méthode utilisée pour l'étude de ses propriétés. Mais c'était, au fond, limiter la science à l'investigation d'un donné, à l'exploration d'un domaine. Lorsqu'il est apparu que toute science se donne plus ou moins son donné et s'approprie, de ce fait, ce qu'on appelle son domaine, le concept d'une science a progressivement fait davantage état de sa méthode que de son objet. Ou plus exactement, l'expression "objet de la science" a reçu un sens nouveau. L'objet de la science ce n'est plus seulement le domaine spécifique des problèmes, des obstacles à résoudre, c'est aussi l'intention et la visée du sujet de la science, c'est le projet spécifique qui constitue comme telle une conscience théorique.

À la question "Qu'est-ce que la psychologie ?", on peut répondre en faisant paraître l'unité de son domaine, malgré la multiplicité des projets méthodologiques. C'est à ce type qu'appartient la réponse brillante donnée par le Professeur Daniel Lagache, en 1947, à une question posée, en 1936, par Édouard Claparède (1). L'unité de la psychologie est ici cherchée dans sa définition possible comme théorie générale de la conduite, synthèse de la psychologie expérimentale, de la psychologie clinique, de la psychanalyse, de la psychologie sociale et de l'ethnologie.

À bien regarder pourtant, on se dit que peut-être cette unité ressemble davantage à un pacte de coexistence pacifique noué entre professionnels qu'à une essence logique, obtenue par la révélation d'une constance dans une variété de cas. Des deux tendances entre lesquelles le Professeur Lagache cherche un accord solide - la naturaliste (psychologie expérimentale) et l'humaniste (psychologie clinique), on a l'impression que la seconde lui paraît peser d'un poids plus lourd. C'est ce qui explique sans doute l'absence de la psychologie animale dans cette revue des parties du ligné. Certes, on voit bien qu'elle est comprise dans la psychologie expérimentale - qui est en grande partie une psychologie des animaux - mais elle y est enfermée comme un matériel à quoi appliquer la méthode. Et en effet, une psychologie ne peut être dite expérimentale qu'en raison de sa méthode et non en raison de son objet. Tandis que, en dépit des apparences, c'est par l'objet plus que par la méthode qu'une psychologie est dite clinique, psychanalytique, sociale, ethnologique. Tous ces adjectifs sont indicatifs d'un seul et même objet d'étude - l'homme, être biologique ou factuellement social ou insocial. Dès lors, peut-on rigoureusement parler d'une théo-

(1) *Études de psychologie*, P.U.F. Paris, 1949.

rie :
voir
mal,
pour
fait
choi-
lés f
cours
quels
dema
pas.

psych
oppos
jet de
de di
tion
pour
l'actu
Cher
sens
me de
Cher
devie
ne, r
en ra
toire
qu'a l
pâmes
cette

l'âme,
te, en
poura
relati
gique

rie générale de la conduite, tant qu'on n'a pas résolu la question de savoir s'il y a continuité ou rupture entre langage humain et langage animal, société humaine et société animale ? Il est possible que, sur ce point, ce soit non à la philosophie de décider, mais à la science, en fait à plusieurs sciences, y compris la psychologie. Mais alors la psychologie ne peut pas, pour se définir préjuger de ce dont elle est appelée à juger. Sans quoi, il est inévitable qu'en se proposant elle-même comme théorie générale de la conduite, la psychologie fasse siennes quelque idée de l'homme. Il faut alors permettre à la philosophie de demander à la psychologie d'où elle tient cette idée et si ce ne serait pas, au fond, de quelque philosophie.

Nous voudrions essayer, parce que nous ne sommes pas un psychologue, d'aborder la question fondamentale posée par une voie opposée, c'est-à-dire de rechercher si c'est ou non l'unité d'un projet qui pourrait conférer leur unité éventuelle aux différentes sortes de disciplines dites psychologiques. Mais notre procédé d'investigation exige un recul. Chercher en quoi des domaines se recouvrent, peut se faire par leur exploration séparée et leur comparaison dans l'actualité (une dizaine d'années dans le cas du Professeur Lagache). Chercher si des projets se rencontrent demande que l'on dégage le sens de chacun d'eux, non pas quand il s'est perdu dans l'automatisme de l'exécution, mais quand il surgit de la situation qui le suscite. Chercher une réponse à la question "Qu'est-ce que la psychologie ?" devient pour nous l'obligation d'esquisser une histoire de la psychologie, mais, bien entendu, considérée seulement dans ses orientations, en rapport avec l'histoire de la philosophie et des sciences, une histoire nécessairement idéologique, puisque destinée à véhiculer jusqu'à la question posée le sens originnaire supposé des diverses disciplines, méthodes ou entreprises, dont la disparate actuelle légitime cette question.

LA PSYCHOLOGIE COMME SCIENCE NATURELLE

Alors que psychologie signifie étymologiquement science de l'âme, il est remarquable qu'une psychologie indépendante soit absente, en idée et en fait, des systèmes philosophiques de l'antiquité, où pourtant la psyché, l'âme, est tenue pour un être naturel. Les études relatives à l'âme s'y trouvent partagées entre la métaphysique, la logique et la physique. Le traité aristotélicien De l'Âme est en réalité

un traité de biologie générale, l'un des écrits consacrés à la physique. D'après Aristote, et selon la tradition de l'École, les Cours de philosophie du début du XVII^e siècle traitent encore de l'âme dans un chapitre de la Physique (1). L'objet de la physique c'est le corps naturel et organisé ayant la vie en puissance, donc la physique traite de l'âme comme forme du corps vivant, et non comme substance séparée de la matière. De ce point de vue, une étude des organes de la connaissance, c'est-à-dire des sens extérieurs (les cinq sens usuels) et des sens intérieurs (sens commun, fantasme, mémoire), ne diffère en rien de l'étude des organes de la respiration ou de la digestion. L'âme est un objet naturel d'étude, une forme dans la hiérarchie des formes, même si sa fonction essentielle est la connaissance des formes. La science de l'âme est une province de la physiologie, en son sens originare et universel de théorie de la nature.

C'est à cette conception antique que remonte, sans rupture, un aspect de la psychologie moderne : la psycho-physiologie - considérée longtemps comme psycho-neurologie exclusivement (mais aujourd'hui, en outre, comme psycho-endoctrinologie) - et la psychopathologie comme discipline médicale. Sous ce rapport, il ne paraît pas superflu de rappeler qu'avant les deux révolutions qui ont permis l'essor de la physiologie moderne, celle de Harvey et celle de Lavoisier, une révolution de non moindre importance que la théorie de la circulation ou de la respiration est due à Galien, lorsqu'il établit, clairement et expérimentalement après les médecins de l'École d'Alexandrie, Hérophile et Erasistrate, contre la doctrine aristotélicienne, et conformément aux anticipations d'Aétion, d'Hippocrate et de Platon, que c'est le cerveau et non le cœur qui est l'organe de la sensation et du mouvement, et le siège de l'âme. Galien fonde véritablement une filiation ininterrompue de recherches, principalement empirique durant des siècles, dont la pièce fondamentale est la théorie des esprits animaux, découverte et relayée à la fin du XVIII^e siècle par l'électro-neurologie. Quoique décemment pluraliste dans sa conception des rapports entre fonctions psychiques et organes cérébrales, Galien précède directement de Galien et domine, malgré son extravagance, toutes les recherches sur les localisations cérébrales, pendant les soixante premières années du XIX^e siècle, jusqu'à Broca inclusivement.

En somme, comme psycho-physiologie et psycho-pathologie, la psychologie d'aujourd'hui remonte toujours au II^e siècle.

(1) J. Nequin Du Port, *Cours de philosophie contenant la logique, la physique, la métaphysique et l'éthique*, Genève 1676 (1^{re} éd.) Paris 1687.

LA

marquer
ce d'un
gie condenne,
nistes <de la pe
illusion
expérie
réel, la
l'expéri
ficiennu
lié.culpabil
de discu
ce à la
de tromp
gie se fa
sens don
fonction

A -

comme p
qu'elle n
rieux pat
dans une
raison d'

antique d

J. J. Aron
1915, p. 161

physique est un calcul. La psychologie tend à l'imiter. Elle cherchera à déterminer des constantes quantitatives de la sensation et des relations entre ces constantes.

Descartes et Malebranche sont ici les chefs de file. Dans les Règles pour la direction de l'esprit (XII), Descartes propose la réduction des différences qualitatives entre données sensorielles à une différence de figures géométriques. Il s'agit ici des données sensorielles en tant qu'elles sont, au sens propre du terme, les informations d'un corps par d'autres corps : ce qui est informé par les sens externes, c'est un sens interne "la fantaisie, qui n'est rien autre chose qu'un corps réel et figuré". Dans la Règle XIV, Descartes traite expressément de ce que Kant appellera la grandeur intensive des sensations (Critique de la Raison pure, Analytique transcendantale, anticipation de la perception) : les comparaisons entre lumières, entre sons, etc. ne peuvent être converties en rapports exacts que par analogie avec l'étendue du corps figuré. Si l'on ajoute que Descartes, s'il n'est pas à proprement parler l'inventeur du terme et du concept de réflexe, a néanmoins affirmé la constance de la liaison entre l'excitation et la réaction, on voit qu'une psychologie, entendue comme physique mathématique du sens externe, commence avec lui pour aboutir à Fechner, grâce au secours de physiologistes comme Hermann Helmholtz - malgré et contre les réserves kantienne, critiquées à leur tour par Herbart.

Cette variété de psychologie est élargie par Wundt aux dimensions d'une psychologie expérimentale, soutenue dans ses travaux par l'esprit de faire apparaître, dans les lois des "faits de conscience", un déterminisme analytique du même type que celui dont la mécanique et la physique laissent espérer à toute science l'universelle validité.

Fechner est mort en 1887, deux ans avant la thèse de Bergson, Essai sur les données immédiates de la conscience (1889). Wundt est mort en 1920, ayant formé bien des disciples dont quelques-uns sont encore vivants, et non sans avoir assisté aux premières attaques des psychologues de la Forme contre la physique analytique, à la fois expérimentale et mathématique, du sens externe, conformément aux observations de Ehrenfels sur les qualités de forme (Ueber Gestaltqualitäten, 1890), observations elles-mêmes apparentées aux analyses de Bergson sur les totalités perçues, comme des formes organiques dominant leurs parties supposées (Essai, ch. II).

B - La science du sens interne -

Mais la science de la subjectivité ne se réduit pas à l'élaboration d'une physique du sens externe, elle se propose et se présente

comme la science de la conscience de soi ou la science du sens interne. C'est du XVII^e siècle que date le terme de Psychologie, ayant le sens de science de soi (Wolff). Toute l'histoire de cette psychologie peut s'écrire comme celle des contre-sens dont les Méditations de Descartes ont été l'occasion, sans en porter la responsabilité.

Quand Descartes, au début de la Méditation III, considère son "intérieur" pour tâcher de se rendre plus connu et plus familier à lui-même, cette considération vise la Pensée. L'intérieur cartésien, connaissance de l'ego cogito, c'est la connaissance directe que l'âme a d'elle-même, en tant qu'entendement pur. Les Méditations sont nommées par Descartes métaphysiques parce qu'elles prétendent atteindre directement la nature et l'essence du Je pense dans la saisie immédiate de son existence. La méditation cartésienne n'est pas une confidence personnelle. La réflexion qui donne à la connaissance du Moi la rigueur et l'impersonnalité des mathématiques n'est pas cette observation de soi que les spiritualistes, au début du XIX^e siècle, ne craindront pas de faire patronner par Socrate, afin que M. Pierre-Paul Boyer-Collard puisse donner à Napoléon I^{er} l'assurance que le Connais-toi, le Cogito et l'Introspection fournissent au trône et à l'autel leur fondement inexpugnable.

L'intérieur cartésien n'a rien de commun avec le sens interne des aristotéliciens "qui conçoit ses objets intérieurement et au-dedans de la tête" (1) et dont on a vu que Descartes se tient pour un aspect du corps (Règle XIII). C'est pourquoi Descartes dit que l'âme se connaît directement et plus aisément que le corps. C'est là une affirmation dont on ignore trop souvent l'intention polémique explicite, car selon les aristotéliciens l'âme ne se connaît pas directement. "La connaissance de l'âme n'est point directe, mais seulement par réflexion. Car l'âme est semblable à l'œil qui voit tout et ne peut se voir soi-même que par réflexion comme dans un miroir... et l'âme pareillement ne se voit et ne se connaît que par réflexion et par reconnaissance de ses effets" (2). Thèse qui suscite l'indignation de Descartes, lorsque Gassendi la reprend dans ses objections contre la Méditation III, et à laquelle il répond : "Ce n'est point l'œil qui se voit lui-même, ni le miroir, mais bien l'esprit, lequel seul connaît et le miroir, et l'œil et soi-même".

Or cette réplique décisive ne vient pas à bout de cet argument scolastique. Même de Biran le tourne une fois de plus contre Descartes dans le Mémoire sur la décomposition de la pensée. A. Comme l'invoque contre la possibilité de l'introspection, c'est-à-dire contre cette méthode de connaissance de soi que Pierre-Paul Boyer-Collard

(1) Leçon Du Plein, op. cit., Physique, p. 439.

(2) Ibid., p. 355.

emprunte à Reid pour faire de la psychologie la propédeutique scientifique de la métaphysique, en justifiant par la voie expérimentale les thèses traditionnelles du substantialisme spiritualiste (1). Cournot même, dans sa sagacité, ne dédaigne pas de reprendre l'argument à l'appui de l'idée que l'observation psychologique concerne davantage la conduite d'autrui que le moi de l'observateur, que la psychologie s'apparente davantage à la sagesse qu'à la science et qu'"il est de la nature des faits psychologiques de se traiter en aporismes plutôt qu'en théorèmes" (2).

C'est que l'on a méconnu l'enseignement de Descartes à la fois en constituant, contre lui une psychologie empirique comme histoire naturelle du moi - de Locke à Ribot, à travers Condillac, les idéologues français et les Utilitaristes anglais - et en constituant, d'après lui, croyait-on, une psychologie rationnelle fondée sur l'intuition d'un Moi substantiel.

Kant garde encore aujourd'hui la gloire d'avoir établi que si Wolf a pu baptiser ces nouveaux-nés post-cartésiens (*Psychologia empirica*, 1732 ; *Psychologia rationalis*, 1734), il n'a pas pour autant réussi à fonder leurs prétentions à la légitimité. Kant montre que, d'une part, le sens interne phénoménal n'est qu'une forme de l'intuition empirique, qu'il tend à se confondre avec le temps, que, d'autre part, le moi, sujet de tout jugement d'aperception, est une fonction d'organisation de l'expérience, mais dont il ne saurait y avoir de science puisqu'il est la condition transcendante de toute science. Les Premiers principes métaphysiques de la Science de la Nature (1786) contestent à la psychologie la portée d'une science, soit à l'image des mathématiques, soit à l'image de la physique. Il n'y a pas de psychologie mathématique possible, au sens où il existe une physique mathématique. Même si on applique aux modifications du sens interne, en vertu de l'anticipation de la perception relative aux grandeurs extensives, les mathématiques du continu, on n'obtiendra rien de plus important que ne le serait une géométrie bornée à l'étude des propriétés de la ligne droite. Il n'y a pas non plus de psychologie expérimentale au sens où la chimie se constitue par l'usage de l'analyse et de la synthèse. Nous ne pouvons ni sur nous-mêmes, ni sur autrui, nous livrer à des expériences. Et l'observation interne altère son objet. Vouloir se surprendre soi-même dans l'observation de soi conduirait à l'aliénation. La psychologie ne peut donc être que descriptive. Sa place véritable est dans une Anthropologie, comme propédeutique à une théorie de l'habileté et de la prudence, couronnée par une théorie de la sagesse.

(1) Cours de Métaphysique positive, 1884, 2^e édit.

(2) Essai sur les fondements de nos connaissances, 1851, § 371-376.

S
ter, si fou
quelqu'un.
nir pour e
une métho
tentialité
des sensu
chologie e
déjà tenue
Biran. Pa
et la scier
se d'un ma
d'un sous-
Je veux bi
Dans son t
psychologi
fait psychi
que ce rap
inattendue
à dire de
voir et d'u
nald, une
vivante sc
incarnée,
vation de s
ment voler
Maine de t
gué avec le
de Maine c
jardins du
Collard, f
ne de Bira
(Rapports
lu et discu
re de la ps
second Roi
dateurs de

P
des malade
rents des c

(3) Publié par le
C. II p. 21.

C - La science du sous intime -

Si l'on appelle psychologie classique celle qu'on entend réfuter, il faut dire qu'en psychologie il y a toujours des classiques pour quelqu'un. Les Idéologues, héritiers des sensualistes, pouvaient tenir pour classique la psychologie écossaise qui ne présentait comme eux une méthode inductive que pour mieux affirmer, contre eux, la substantialité de l'esprit. Mais la psychologie atomistique et analytique des sensualistes et des Idéologues, avant d'être rejetée comme psychologie classique par les théoriciens de la Gestalt-psychologie, était déjà tenue pour telle par un psychologue romantique comme Maine de Biran. Par lui, la psychologie devient la technique du Journal intime et la science du sens intime. La solitude de Descartes n'était l'absence d'un mathématicien. La solitude de Maine de Biran, c'est l'absence d'un sous-préfet. Le Je pense cartésien fonde la pensée en soi. Le Je veux biranien fonde la conscience pour soi, contre l'extériorité. Dans son bureau calfeutré, Maine de Biran découvre que l'analyse psychologique ne consiste pas à simplifier mais à compliquer, que le fait psychique primitif n'est pas un élément, mais déjà un rapport, que ce rapport est vécu dans l'effort. Il parvient à deux conclusions, inattendues pour un homme dont les fonctions sont d'auvergne, c'est-à-dire de commandement : la conscience requiert le conflit d'un pouvoir et d'une résistance, l'homme n'est pas, comme l'a pensé de Bonald, une intelligence servie par des organes, mais une organisation vivante servie par une intelligence. Il est nécessaire à l'âme d'être incarnée, et donc il n'y a pas de psychologie sans biologie. L'observation de soi ne dispense pas du recours à la physiologie du mouvement volontaire, ni à la pathologie de l'affectivité. La situation de Maine de Biran est unique, entre les deux Royer-Collard. Il a dialogué avec le doctrinaire et il a été jugé par le psychiatre. Nous avons de Maine de Biran une Promenade avec M. Royer-Collard dans les jardins du Luxembourg, et nous avons de Antoine-Athanasie Royer-Collard, frère cadet du précédent, un Examen de la Doctrine de Maine de Biran (1). Si Maine de Biran n'avait pas lu et discuté Cabanis (Rapports du physique et du moral de l'homme, 1798), s'il n'avait pas lu et discuté Bichat (Recherches sur la Vie et la Mort, 1800), l'histoire de la psychologie pathologique l'ignorerait, ce qu'elle ne peut. Le second Royer-Collard, est après Pinel et avec Esquirol, un des fondateurs de l'École française de psychiatrie.

Pinel avait plaidé pour l'idée que les aliénés sont à la fois des malades comme les autres, et possédés, et criminels, et différents des autres, donc devant être soignés séparément des autres et

(1) Publié par son fils Hyacinthe Royer-Collard dans les Annales Médico-Psychologiques, 1843, t. II, p. 21.

séparément selon les cas dans des services hospitaliers spécialisés. Pinel a fondé la médecine mentale comme discipline indépendante, à partir de l'isolement thérapeutique des aliénés à Bicêtre et à la Salpêtrière. Boyer-Collard imite Pinel à la Maison Nationale de Charenton, dont il devient le médecin-chef en 1805. L'année même où Esquirol soutient sa thèse de médecine sur les Passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale. En 1815, Boyer-Collard devient professeur de médecine légale à la Faculté de Médecine de Paris, puis en 1821, premier titulaire de la chaire de médecine mentale. Boyer-Collard et Esquirol ont eu comme élève Calmeil qui a étudié la paralysie chez les aliénés, Bayle qui a reconnu et isolé la paralysie générale, Félix Voisin qui a créé l'étude de l'arrétation mentale chez les enfants. Et c'est à la Salpêtrière qu'a près Pinel, Esquirol, Lelut, Baillarger et Falret, entre autres, Charcot devient, en 1852, chef d'un service dont les travaux seront suivis par Théodule Ribot, Pierre Janet, le Cardinal Mercier et Sigmund Freud.

Nous avons vu la psycho-pathologie commencer positivement à Galien, nous la voyons aboutir à Freud, créateur en 1896 du terme de psychanalyse. La psycho-pathologie ne s'est pas développée sans rapport aux autres disciplines psychologiques. Du fait des recherches de Biran, elle contraint la philosophie à se demander, depuis plus d'un siècle, auquel des deux Boyer-Collard elle doit emprunter l'idée qu'il faut se faire de la psychologie. Ainsi la psycho-pathologie est-elle à la fois juge et partie au débat ininterrompu dont la métaphysique a légué la direction à la psychologie, sans d'ailleurs renoncer à y dire son mot, sur les rapports du physique et du psychique. Ce rapport a été longtemps formulé comme somato-psychique avant de devenir psychosomatique. Ce renversement est le même d'ailleurs que celui qui s'est opéré dans la signification donnée à l'inconscient. Si l'on identifie psychisme et conscience - en s'autorisant de Descartes, à tort ou à raison - l'inconscient est d'ordre physique. Si l'on pense que du psychique peut-être inconscient, la psychologie ne se réduit pas à la science de la conscience. Le psychique n'est plus seulement ce qui est caché, mais ce qui se cache, ce qu'on cache, il n'est plus seulement l'intime, mais aussi - selon un terme repris par Bossuet aux mystiques - l'abysseal. La psychologie n'est plus seulement la science de l'intimité, mais la science des profondeurs de l'âme.

le se
mici
n'es
(1) -
velli
puis
anir

com
tern
du co
bient
cons
tre h
un it
ques
orien
ne. s
culat
la or
l'éga
re de
les fe
ses n
phéne
de l'e
ce et

comp
c'est
té sor
tains

(1) Qu'
c'est

LA PSYCHOLOGIE COMME SCIENCE DES REACTIONS
ET DU COMPORTEMENT

En proposant de définir l'homme comme organisation vivante servie par une intelligence, Maine de Biran marqua d'avance - mieux, semble-t-il, que Galil. d'après lequel, selon Lotze, "l'homme n'est plus une intelligence, mais une volonté servie par des organes" (1) - le terrain sur lequel allait se constituer au XIXe siècle une nouvelle psychologie. Mais, en même temps, il lui assignait ses limites, puisque, dans son Andropologie, il situait la vie humaine entre la vie animale et la vie spirituelle.

Le XIXe siècle voit se constituer, à côté de la psychologie comme pathologie nerveuse et mentale, comme physique du sens externe, comme science du sens interne et du sens intime, une biologie du comportement humain. Les raisons de cet avènement nous semblent être les suivantes. D'abord des raisons scientifiques, savoir la constitution d'une Biologie comme théorie générale des relations entre les organismes et les milieux, et qui marque la fin de la croyance en l'existence d'un règne humain séparé ; ensuite, des raisons techniques et économiques, savoir le développement d'un régime industriel orientant l'attention vers le caractère industriel de l'espèce humaine, et qui marque la fin de la croyance en la dignité de la pensée spéculative ; enfin, des raisons politiques qui se résument dans la fin de la croyance aux valeurs de privilège social et dans la diffusion de l'égalitarisme : la conscription et l'instruction publique devenant affaire d'état, la revendication d'égalité devant les charges militaires et les fonctions civiles (à chacun selon son travail, ou ses œuvres, ou ses mérites) est le fondement réel, quoique souvent insperqué, d'un phénomène propre aux sociétés modernes : la pratique généralisée de l'expertise, au sens large, comme détermination de la compétence et dépistage de la simulation.

Or, ce qui caractérise, selon nous, cette psychologie des comportements, par rapport aux autres types d'études psychologiques, c'est son incapacité constitutionnelle à saisir et à exhiber dans la clarté son projet restaurateur. Si, parmi les projets restaurateurs de certains types antérieurs de psychologie, certains peuvent passer pour

(1) Qu'est-ce que la psychologie? ou Essai sur la signification et la valeur des évènements de psychologie en général et de celui de Galil. en particulier. Paris 1876 p. 431.

des contre-sens philosophiques, ici, par contre, tout rapport à une théorie philosophique étant refusé, se pose la question de savoir d'où une telle recherche psychologique peut bien tirer son sens. En acceptant de devenir, sur le patron de la biologie, une science objective des aptitudes, des réactions et du comportement, cette psychologie et ces psychologues oublient totalement de situer leur comportement spécifique par rapport aux circonstances historiques et aux milieux sociaux dans lesquels ils sont amenés à proposer leurs méthodes ou techniques et à faire accepter leurs services.

Nietzsche, esquisant la psychologie du psychologue au XIXe siècle écrit : "Nous, psychologues de l'avenir... nous considérons presque comme un signe de dégénérescence l'instrument qui veut se connaître lui-même, nous sommes les instruments de la connaissance et nous voudrions avoir toute la naïveté et la précision d'un instrument, dont nous ne devons pas nous analyser nous-mêmes, nous connaître" (1). Étonnant malentendu et combien révélateur ! Le psychologue ne veut être qu'un instrument, sans chercher à savoir de qui ou de quoi il est l'instrument. Nietzsche avait semblé mieux inspiré lorsque, au début de la Généalogie de la Morale, il s'était penché sur l'énigme que représentent les psychologues anglais, c'est-à-dire les utilitaristes, préoccupés de la genèse des sentiments moraux. Il se demandait alors ce qui avait poussé les psychologues dans la direction du cynisme, dans l'explication des conduites humaines par l'intérêt, l'utilité, et par l'oubli de ces motivations fondamentales. Et voilà que devant la conduite des psychologues du XIXe siècle, Nietzsche renonce à tout cynisme par prévision, c'est-à-dire à toute lucidité !

L'idée d'utilité, comme principe d'une psychologie, tenait à la prise de conscience philosophique de la nature humaine comme puissance d'artifice (Hume, Burke), plus précisément à la définition de l'homme comme fabricant d'outils (Les Encyclopédistes, Adam Smith, Franklin). Mais le principe de la psychologie biologique du comportement ne paraît pas s'être dégagé, de la même façon, d'une prise de conscience philosophique explicite, sans doute parce qu'il ne peut être mis en oeuvre qu'à la condition de rester informulé. Ce principe c'est la définition de l'homme lui-même comme outil. A l'utilitarisme, impliquant l'idée de l'utilité pour l'homme, l'idée de l'homme juge de l'utilité, a succédé l'instrumentalisme, impliquant l'idée d'utilité de l'homme, l'idée de l'homme comme moyen d'utilité. L'intelligence n'est plus ce qui fait les organes et s'en sert, mais ce qui sert les organes. Et ce n'est pas impunément que les origines historiques de la psychologie de réaction doivent être cherchées dans les travaux suscités par la découverte de l'équation personnelle propre aux astronomes

(1) Le volume de psychologie, trad. Pichois, livre III, § 115.

utilisan
comme
instrum

sage. A
tion et l
la produ
insépar.
admette
est d'it

veulent
me. Il
me s; le
plus auj
miers p
que. pr
endia qu
Qu'est-
hommes
instrum

naturell
pour jus
la vérité
fuir et l
le fait q
de celle
question
rang d'
faut pré
valeur r
psychob
l'homme
sation d
lisation,
quer, et
distinc
tion n'e
demandé
moins d
psychob
le plus
entière
sociale

utilisant le télescope (Maskelyne, 1796). L'homme a été étudié d'abord comme instrument de l'instrument scientifique avant de l'être comme instrument de tout instrument.

Les recherches sur les lois de l'adaptation et de l'apprentissage, sur le rapport de l'apprentissage et des aptitudes, sur la détermination et la mesure des aptitudes, sur les conditions du rendement et de la productivité (qu'il s'agisse d'individus ou de groupes) - recherches inséparables de leurs applications à la sélection ou à l'orientation - admettent toutes un postulat implicite commun : la nature de l'homme est d'être un outil, sa vocation c'est d'être mis à sa place, à sa tâche.

Bien entendu, Nietzsche a raison de dire que les psychologues veulent être les "instruments naïfs et précis" de cette étude de l'homme. Ils se sont efforcés de parvenir à une connaissance objective, même si le déterminisme qu'ils recherchent dans les comportements n'est plus aujourd'hui le déterminisme de type newtonien, familier aux premiers physiologistes du XIXe siècle, mais plutôt un déterminisme statistique, progressivement assis sur les résultats de la biométrie. Mais enfin quel est le sens de cet instrumentalisme à la seconde puissance ? Qu'est-ce qui pousse ou incline les psychologues à se faire, parmi les hommes, les instruments d'une ambition de traiter l'homme comme un instrument ?

Dans les autres types de psychologie, l'âme ou le sujet, forme naturelle ou conscience d'intériorité, est le principe qu'on se donne pour justifier en valeur une certaine idée de l'homme en rapport avec la vérité des choses. Mais pour une psychologie où le mot âme fait fuir et le mot conscience, rien, la vérité de l'homme est donnée dans le fait qu'il n'y a plus d'idée de l'homme, en tant que valeur différente de celle d'un outil. Or il faut reconnaître que pour qu'il puisse être question d'une idée d'outil, il faut que toute idée ne soit pas mise au rang d'outil, et que pour pouvoir attribuer à un outil quelque valeur, il faut précisément que toute valeur ne soit pas celle d'un outil dont la valeur subordonnée consiste à en procurer quelque autre. Si donc le psychologue ne puise pas son projet de psychologie dans une idée de l'homme, croit-il pouvoir le légitimer par son comportement d'utilisation de l'homme ? Nous disons bien : par son comportement d'utilisation, malgré deux objections possibles. On peut nous faire remarquer, en effet, d'une part, que ce type de psychologie n'ignore pas la distinction entre la théorie et l'application, d'autre part, que l'utilisation n'est pas le fait du psychologue, mais de celui ou de ceux qui lui demandent des rapports ou des diagnostics. Nous répondons qu'à moins de confondre le théoricien de la psychologie et le professeur de psychologie, on doit reconnaître que le psychologue contemporain est, le plus souvent, un praticien professionnel dont la "science" est tout entière inspirée par la recherche de "lois" de l'adaptation à un milieu socio-technique - et non pas à un milieu naturel - ce qui confère tou-

jours à ses opérations de "mesure" une signification d'appréciation et une portée d'expertise. De sorte que le comportement du psychologue du comportement humain enferme quasi-obligatoirement une conviction de supériorité, une bonne conscience dirigiste, une mentalité de manager des relations de l'homme avec l'homme. Et c'est pourquoi il faut en venir à la question cynique : qui désigne les psychologues comme instruments de l'instrumentalisme ? A quoi reconnaît-on ceux des hommes qui sont dignes d'assigner à l'homme-instrument son rôle et sa fonction ? Qui oriente les orientateurs ?

Ne nous plaçons pas, cela va de soi, sur le terrain des capacités et de la technique. Qu'il y ait de bons ou de mauvais psychologues, c'est-à-dire des techniciens habiles après apprentissage ou maléficients par sottise non sanctionnée par la loi, ce n'est pas la question. La question c'est qu'une science, ou une technique scientifique ne contiennent d'elles-mêmes aucune idée qui leur confère leur sens. Dans son Introduction à la Psychologie, Paul Guillaume a fait la psychologie de l'homme soumis à une épreuve de test. Le testé se défend contre une telle investigation, il craint qu'on s'exerce sur lui une action. Guillaume voit dans cet état d'esprit une reconnaissance implicite de l'efficacité du test. Mais on pourrait y voir aussi bien un embryon de psychologie du testeur. La défense du testé c'est la répugnance à se voir traité comme un insecte, par un homme à qui si ne reconnaît aucune autorité pour lui dire ce qu'il est et ce qu'il doit faire. "Traiter comme un insecte", le mot est de Stendhal qui l'emprunte à Cuvier (1). Et si nous traitons le psychologue comme un insecte, si nous appliquons, par exemple, au morne et insipide Kinsley la recommandation de Stendhal ?

Autrement dit, la psychologie de réaction et de comportement, au XIX^e et au XX^e siècles, a cru se rendre indépendante, en se séparant de toute philosophie, c'est-à-dire de la spéculation qui cherche une idée de l'homme en regardant au-delà des données biologiques et sociologiques. Mais cette psychologie ne peut pas éviter la récurrence de ses résultats sur le comportement de ceux qui les obtiennent. Et la question "Qu'est-ce que la psychologie ?", dans la mesure où on interdit à la philosophie d'en chercher la réponse, devient "Où veulent en venir les psychologues en faisant ce qu'ils font ? Au nom de quoi se sont-ils institués psychologues ?" Quand Gédéon recrute le commando d'Españoles à la tête duquel il reconduit les Madianites au-delà du Jourdain (La Bible, Juges, Livre VII), il utilise un

(1) "Au lieu de faire le petit brava du bourgeois qui vend l'Almanach par force, disant je a mon ami M. de Ruville, appliquez-lui le remède indiqué par le célèbre Cuvier ; traitez-le comme un insecte. Cherchez quels sont ses moyens de subsistance, essayez de deviner ses manières de faire l'amour" (Mémoires d'un Touriste, éd. Calmann-Lévy, tome II, p. 23).

test à d
hommes
ce test c
sélectio
lement t
l'humain
non pas
chologie
celui de
l'idée de
corpora
mission

dans une
lut fort
théorie
rie de la
comme
la sages
idée de
plus, ne
re soit c
Mais ne
s'inter
côté des
conduit,
la maigr
ne à se
du côté

psycholo
sache ce
au psych
conseil
ese Saur
tant, on
ques gr
rement

est à deux degrés qui lui permet de ne retenir d'abord que dix mille humains sur trente deux mille, puis trois cents sur dix mille. Mais ce test doit à l'Éternel et la fin de son utilisation et le procédé de sélection utilisé. Pour sélectionner un sélectionneur, il faut normalement transcender le plan des procédés techniques de sélection. Dans l'immanence de la psychologie scientifique la question reste : qui a, non pas la compétence, mais la mission d'être psychologue ? La psychologie repose bien toujours sur un dédoublement, mais ce n'est plus celui de la conscience, selon les faits et les normes que comporte l'idée de l'homme, c'est celui d'une masse de "sujets" et d'une élite corporative de spécialistes s'investissant eux-mêmes de leur propre mission.

Chez Kant et chez Maine de Biran, la psychologie se situe dans une Anthropologie, c'est-à-dire, malgré l'ambiguïté, aujourd'hui fort à la mode, de ce terme, dans une philosophie. Chez Kant la théorie générale de l'humanité humaine reste en rapport avec une théorie de la sagesse. La psychologie instrumentaliste se présente, elle, comme une théorie générale de l'humanité, hors de toute référence à la sagesse. Si nous ne pouvons pas définir cette psychologie par une idée de l'homme, c'est-à-dire situer la psychologie dans la philosophie, nous n'avons pas le pouvoir, bien entendu, d'interdire à qui que ce soit de se dire psychologue et d'appeler psychologue ce qu'il fait. Mais nul ne peut davantage interdire à la philosophie de continuer à s'interroger sur le statut mal défini de la psychologie, mal défini du côté des sciences d'une part et du côté des techniques. La philosophie se conduit, ce faisant, avec sa naïveté constitutive, si peu semblable à la manie que'elle n'exclut pas un cynisme provisoire, et qui l'amène à se retourner, une fois de plus, du côté populaire, c'est-à-dire du côté natal des non-spécialistes.

C'est donc très vulgairement que la philosophie pose à la psychologie la question : dites-moi à quoi vous tendez, pour que je sache ce que vous êtes ? Mais le philosophe peut aussi s'adresser au psychologue sous la forme - une fois n'est pas coutume - d'un conseil d'orientation, et dire : quand on sort de la Sorbonne par la rue Saint-Jacques, on peut monter ou descendre ; si l'on va en montant, on se rapproche du Panthéon qui est le Conservatoire de quelques grands hommes, mais si l'on va en descendant on se dirige silencieusement vers la Préfecture de Police.

QUELQUES REMARQUES
SUR
"QU'EST-CE QUE LA PSYCHOLOGIE ?"

par
Robert PAGES

Il est vrai que la psychologie, pour se définir, présuppose
à la fois :

1 - Une méthode au sens large, c'est-à-dire un protocole d'opé-
rations, aussi général que l'on veut ;

2 - Un objet présentant des propriétés ajustées à la méthode, par
appropriation, sélective ou autre, au traitement scientifique. Par
exemple, si l'objet de la psychologie se définissait comme invérifiable
par des moyens en dernier ressort sensoriels -, et c'est parfois
la définition moderne, de plus en plus négative ou résiduelle, de
"l'esprit", - alors il serait impossible de définir la psychologie com-
me science, parce que le caractère "opérationnel" serait absent de
ses concepts. Tout au plus pourrait-elle être une théorie logico-ma-
thématique, si l'on peut définir les sciences logico-mathématiques par
le fait que les "données" ne s'y distinguent pas des règles d'opération
ou de manipulation qui leur sont appliquées, et qu'elles s'épuisent en
quelque sorte dans leurs définitions opérationnelles. Rien sûr, l'ex-
pression "en dernier ressort" inscrite plus haut laisse place à des
notions non directement sensorielles et cela de façon vague ; un peu
comme quand il s'agit des "facteurs en dernière analyse économiques"
dans la doctrine du matérialisme historique. C'est vague, car où est
la dernière analyse ? Je crois pourtant que la difficulté n'est pas ici
du même ordre ; on admet scientifiquement quantité de notions "non
directement sensorielles" pourvu que l'on connaisse leurs définitions
en termes d'opérations, comme il est dit plus haut.

Ces considérations d'une espèce très banale, et applicables
peut-être à toute science, permettent pourtant de poser des questions
touchant spécialement la psychologie.

peu
con
usu
aen
opé
Ma.
imp
dev
rec
en
peti
for-
pér
tion
pro
Dor
l'ex
- di
tion
non

pos
mo

indi
de :

vail
- ce
par
exp
avo
cha
ellir
out,
trun
ou :
ven
sey

étre

La psychologie, si elle ne peut être expérimentale en droit peut-elle être "descriptive" comme M. Canguilhem le dit dans une conclusion rapportée à Kant ? On pourrait, en utilisant la notion usuelle de description (qui n'est peut-être pas celle qui est visée ici), admettre que la description n'est possible que sous forme de notions opérationnelles, soit, dit en bref, dans un "domaine opérationnel". Mais dans un domaine opérationnel, l'expérimentation ne saurait être impossible en droit. Tout domaine de description peut, en principe, devenir expérimental. Par exemple, il est, je crois, important de reconnaître que la sociologie des grands groupes ne peut aujourd'hui, en général, être expérimentale, à la différence d'une sociologie des petits groupes. Toutefois, des expérimentations sur la diffusion d'informations dans des villes prises comme unités de la population expérimentale prouvent qu'il est déjà timoré de considérer cette limitation comme essentielle. De même des événements actuels tendent à prouver qu'une astronomie expérimentale n'a plus rien d'utopique. Donc si la description psychologique, en ce sens, est possible en fait, l'expérimentation est possible en droit et scientifiquement désirable ; - désirable parce que la description n'est jamais qu'une expérimentation tronquée, où les différentes variables ne reçoivent qu'un petit nombre de valeurs "anecdoliques", non systématiquement classées.

Je sais bien qu'ici je ne fais rien de plus que suggérer la possibilité d'une psychologie scientifique, ce qui est bien plus commode que de la confronter à la psychologie telle qu'elle est

Il semble pourtant qu'il suffit de ce type de définitions pour indiquer une certaine façon, sélective et élaboratrice, d'aborder l'étude des conduites humaines ou animales.

Et il est bien clair que cela suppose, dans le cadre de ce travail, une préférence exclusive de certaines façons de penser l'homme, - comme un ensemble particulier de propriétés opérationnelles - et par là même une certaine philosophie partielle ou totale, implicite ou explicite, de l'homme. Mais cette philosophie comme telle ne peut avoir d'autre contenu que celui qui est mentionné plus haut, ni d'autre champ d'application que celui du travail scientifique. En elle-même elle n'a aucune tendance à se spécifier en une philosophie de l'homme-outil, par exemple. Elle peut mettre à la disposition de certains hommes des connaissances sur les hommes (sur eux-mêmes, sur d'autres ou sur les deux à la fois) à charge pour eux d'en faire ce qu'ils peuvent à travers ce qu'ils veulent. Des descriptions statistiques de Kinscy on peut tirer, par exemple, en fonction de ceux personnels :

. des arguments contre un "droit sexuel" inappliqué, et peut-être inapplicable (cf. Daniel Guérin) ;

. des arguments pour étudier une répression enfin efficace ;

- . des considérations rassurantes pour les gens qui s'écartent des normes accréditées ;
- . des considérations atterrantes et édifiantes sur la nature humaine ;
- . une méthode de sélection précoce pour l'enseignement supérieur ;
- . du cynisme, du dégoût, des satisfactions érotiques, de l'ennui, etc.

J'ai pris l'exemple de Kinsey parce qu'il a des sources entomologiques et que l'entomologie me paraît, justement, un type de science peu pragmatique, constituée par négligence de la notion d'insectes utiles, longtemps vouée à la poésie du merveilleux, un peu comme à certains égards l'astronomie.

Or il ressort du texte de la conférence que

a - Il y a lieu de séparer, pour des raisons historiques toujours actuelles, la psychologie pathologique et la psychologie des sens externe et interne d'une psychologie biologique du comportement :

b - Cette dernière constitue actuellement un domaine d'études privilégié, celui par excellence du "praticien professionnel" à la recherche de "lois" de l'adaptation :

c - Cette adaptation est entendue de telle sorte qu'elle fait du psychologue une psycho-technicien, du psycho-technicien un "psycho-techniciste" à mentalité d'utilisateur, direct ou indirect, et de l'homme, son "sujet", une simple source d'utilité.

Sans essayer d'éprousser en quoi que ce soit la caractérisation d'un mouvement que j'appellerais "psycho-techniciste", je voudrais seulement tenter d'en dissocier le problème d'une science psychologique (et psychosociologique, bien sûr).

a - Malgré les "étymologies" différentes, je ne suis pas sûr que la séparation des "sens" initiaux des différentes branches de la psychologie

l'écartent

logie ait été entièrement véhiculée jusqu'à nos jours (sans nier des cloisonnements à vrai dire très réels).

nature hu-

Par exemple :

ment supé-

- Les tests ont envahi la psychopathologie (psychométrie de la personnalité, notamment) en serviteurs, puis souvent en critiques insidieux de la nosologie clinique :

s, de l'en-

- ils pénètrent quelque peu dans la neurologie (en rapport, par exemple, avec la neurochirurgie) ;

ances ento-

- ils sont eux-mêmes souvent liés à la psychologie de la perception.

type de
ou non d'in-
un peu

- Les notions psychophysiques ont joué un grand rôle dans le développement d'"articles" en psychologie sociale

- Les idées psychanalytiques jouent un rôle important en psychologie animale expérimentale.

Ces exemples ne tendent pas à suggérer que "la" psychologie se constitue pour autant en corps scientifique cohérent. Ces connexions fragmentaires n'ordonnent peut-être pas plus que les cloisons. Mais elles existent et paraissent se développer.

es toujours
s sans ex-
tent ;

Ainsi le rapprochement de la "clinique" et de l'"expérimentation" peut apparaître aujourd'hui essentiellement comme celui de deux phases de recherche dont l'alternance se régit de façon quasi-normalisée sinon routinière.

d'études
d'" à la re-

b - Est-il certain que les recherches sur l'apprentissage (les habitudes) ou l'adaptation, par exemple, soient liées à un "instrumentalisme", à une philosophie de l'homme asservi (l'homme-outil) ?

e fait de
un "psycho-
et de l'hom-

Dans la conférence de M. Cangalhem, on trouve la distinction capitale entre : utilité pour l'homme (disons "utilitarisme"), utilité de l'homme (disons psycho- ou socio-technicisme).

aractérisa-
", je vou-
science psy-

Peut-être l'adaptation peut-elle s'entendre parallèlement des deux façons, comme adaptation favorisant l'adapté sans conditions extrinsèques ou comme adaptation extrinsèque ("apostémont") à l'imité externe.

pas sûr que
de la psycho-

Cette distinction n'est pas sans rapport avec celle qu'on peut faire à propos de l'apprentissage, qui peut être soit l'étude et l'usage d'un dressage à des contraintes externes, soit l'étude, dans un sens souvent apparenté à l'utilitarisme ou à l'hédonisme, de la façon dont les comportements habituels se constituent dans un développement individuel - y compris d'ailleurs les comportements d'exploration ou de

rejet des habitudes. Le mot français d'"apprentissage" fut, en ce sens, une traduction de résonance bien trop "pragmatique" de learning. Je crois que le domaine de l'apprentissage, si coûteux en rats blancs, est le domaine le plus théorique, le plus "désintéressé" et, comme par hasard, le plus unificateur de la psychologie ; ce qui fait, bien entendu, que les conflits doctrinaux y sont bien plus vivants et vivaces qu'ailleurs (théories réflexologiques, cognitives-globalistes, néo-hédonistes, probabilistes, etc.).

Sur le plan même des applications, les psychotechniciens ou théoriciens de la psychotechnique qui s'intéressent à l'apprentissage (Naville, Pöyvel) me paraissent beaucoup plus défiant à l'égard de l'asservissement à la division du travail que les tenants ex-celsifs des aptitudes et de leurs tests. Conflit intérieur au domaine décrit, secondaire peut-être, mais comment en juger ?

*
* * *

Je voudrais noter ici que les implications idéologiques de certains types d'études ou de pratiques psychologiques pourraient elles-mêmes faire l'objet d'une étude psycho-sociologique dont je soupçonne qu'on pourrait la mener dans le but de répondre justement aux préoccupations exprimées dans la conférence et pour armer une même résistance à des techniques d'asservissement. Les méthodes à employer ne seraient pas forcément différentes des méthodes usuelles et pourtant les valeurs sous-jacentes seraient souvent tout opposées.

*
* * *

Ce dernier exemple a pour but d'illustrer la conclusion suivante :

On peut faire avec beaucoup de vraisemblance l'hypothèse que la majeure partie des psychologues professionnels contemporains pratiquent une technique asservissante, dans la mesure, par exemple, où les contraintes du marché du travail ou des économies de guerre constituent les normes latentes ou explicites des sélections, orientations ou formations.

Mais il n'est pas certain pour autant qu'il y ait un lien de type logique entre le domaine et les méthodes de la psychologie, d'une part, et une philosophie de l'homme-outil, d'autre part. Ce lien peut

lire s
être e

que et
exerç
autre
tion d
rude,
sation
de l'o
que la
postu

proba
la pa

dans

ces t

à us
de l'
tém
dres
diffi
chis
l'ho
et le
mea
cisi
et d
les
sur
del.
lous
l'ha
si t

no
de

être statistiquement prédominant et historiquement présent, sans être en lui-même nécessaire ni peut-être définitif.

Il n'y aurait dès lors nulle absurdité à faire d'un psychologue un informateur et un technicien de la jouissance individuelle, par exemple, voire de la sainteté érémitique ou ascétique, ou de toute autre forme de sagesse ou d'aventure humaine. Ces modes d'insertion de la psychologie comme élément des savoir-vivre les plus variés, peuvent se concevoir dans des groupes de toute échelle - civilisation ou individus isolés - en fonction de conditions indépendantes de l'objet comme des méthodes de la psychologie. Il faudra seulement que les cultures de ces groupes admettent, au moins quelquefois, le postulat de l'homme comme être descriptible.

Bref, le problème que j'ai tenté d'explicitier, en enfonçant probablement des portes qui n'ont jamais été fermées, est celui de la nature et du degré de la liaison entre :

- . la technique psychologique : son efficacité, son orientation dans la pratique sociale ;
- . la science psychologique : sa cohérence, son niveau ;
- . la philosophie de la psychologie (implícite ou explicite).

La liaison est-elle systématique ou circonstancielle entre ces trois domaines et leurs aspects ?

Ce serait trop beau qu'une psychologie implicitement vouée à asservir fût par la même préervée et de la rigueur scientifique et de l'efficacité. Je crains au contraire que des attitudes naïves ou systématisées propres aux sujets des psychologues - sujets aussi des cadres sociaux qui les dominent - ne rencontrent électivement plus de difficultés techniques que les projets conformes aux pressions hiérarchisées, lorsque ces attitudes tentent de développer une science de l'homme à leur usage. Les psychologues travaillent pour qui les paie et les paie qui ils servent, - en moyenne, naturellement, et dans la mesure où ce type de services se laisse contrôler avec quelque précision. Mais le savoir n'a pas d'odeur et, fût-il des plus méritatoires et des plus policiers dans ses sources, il peut parfaitement recevoir les vents les plus opposés à ces "étymologies". Si une philosophie est une façon d'explicitier des valeurs (des choix, des appréciations) au-delà de la connaissance, mais en l'utilisant, et une anthropologie philosophique est une mise en perspective philosophique des sciences de l'homme, je crois que la psychologie contemporaine pourrait tout aussi bien contribuer au projet d'une anthropologie libertaire !

Ceci soit dit, bien entendu, sans illusion sur le risque d'illusions circonstancielle, narcotiques ou stimulantes, que font courir de telles croyances.

NOTE

Les Remarques de M. Robert PAGES sont l'élaboration et le développement de son intervention dans la discussion qui suivit la conférence du Collège Philosophique. Je remercie M. Pages d'avoir bien voulu rédiger ce commentaire incisif - sa réplique à mon allusion à Kinsey me plaît particulièrement - et rigoureux. La possibilité d'une psychologie théorique, logiquement indépendante des attitudes directrices - mêmes latentes - des psycho-techniciens, est mieux mise en lumière par M. Pages que par moi-même et je lui en donne acte très volontiers. En ce qui concerne la psychologie d'inspiration instrumentaliste, sur laquelle M. Pages ne me semble pas faire de moins grandes réserves que moi-même, j'hésite encore à admettre avec lui qu'elle puisse, elle aussi, se fonder sur une sorte de philosophie systématique. C'est sans doute que j'estime "non-philosophique" une construction, même systématique, aboutissant à une forme quelconque de ségrégation humaine. Je m'excuse donc de n'avoir pas marqué plus explicitement, dans la conférence, mon refus - à tort ou à raison - de donner le nom de philosophie à une construction dont la fin ne serait pas la recherche d'une forme de plénitude de la conscience, exclusive de toute division dans l'espace humain. - G. C.